

Léo-Paul Desrosiers

# Trois récits berthelais

Précédés d'une présentation de l'auteur  
Par Réal Chevrette, organisateur  
de la Fin de semaine Léo-Paul Desrosiers  
les 8, 9 et 10 juin 2012  
à Sainte-Geneviève-de-Berthier,  
son patelin natal

Édité par Réjean Olivier



Livre numérique

Joliette  
Édition privée  
2013



# Trois récits berthelais



Léo-Paul Desrosiers

# Trois récits berthelais

Précédés d'une présentation de l'auteur

Par Réal Chevrette

Édité par Réjean Olivier

Livre numérique

Joliette  
Édition privée  
2013

Les photographies sont extraites du livre Léo-Paul Desrosiers par Julia Richer (Montréal, Fides, 1966) à l'exception de celles de la collection de Sylvie, Régine et François Desrosiers, petits-enfants de Michelle Le Normand et Léo-Paul Desrosiers, aux pages 55 à 59 et des photos identifiées autrement.

Première de couverture : Léo-Paul Desrosiers à sa table de travail, à Chandler en Gaspésie, un peu avant la publication de son livre Les Engagés du grand portage (1938).

Au sujet des figurines de Maximilien Boucher aux pages 46, 54 et 63 de cette édition :

#### Maximilien Boucher et L'Étudiant

L'influence du Père Wilfrid Corbeil (1893-1979) sur L'Étudiant, journal étudiant du Séminaire de Joliette, fut remarquable. Il dirigea celui-ci pendant plusieurs années. Certains numéros sont de véritables œuvres d'art. En plus de son apport artistique, il y écrivit un très grand nombre d'articles. Dans le numéro de novembre/décembre 1948, il composa un long texte sur son élève Maximilien Boucher (1918-1975), alors nouveau diplômé de l'École des beaux-arts de Québec. Maximilien Boucher y exerça son art en présentant des figurines, des lettrines et des dessins noélistes réalisés à la gouache.

Révision des textes et correction :

Réal Chevrette et Louis-Marie Kimpton

Livre numérique :

Dépôt légal en 2013

Bibliothèque et archives nationales du Québec,

Bibliothèque nationale du Canada

ISBN : 978-2-920904-19-4 (Format PDF)

Collection Œuvres bibliophiliques de Lanaudière, no 112

Livre format papier :

Dépôt légal en 2012 :

Bibliothèque et archives nationales du Québec,

Bibliothèque nationale du Canada

ISBN : 978-2-920904-92-7

Collection Œuvres bibliophiliques de Lanaudière, no 84

## Léo-Paul Desrosiers, un humaniste

Né à Berthier-en-Haut (Ste-Geneviève-de-Berthier) en 1896, Léo-Paul Desrosiers a consacré la majeure partie de son âge adulte à l'écriture. Dès l'âge de 21 ans (1917), il collabore à *L'Action Française*. Il poursuit sa carrière de journaliste au *Canada* (quotidien montréalais) et au *Devoir*, journal pour lequel il sera courriériste parlementaire à Ottawa en 1920. C'est toutefois à compter de 1922 qu'il commence à publier des textes plus personnels (romans, recueils de nouvelles et de récits et études historiques). Tous s'entendent pour dire que son œuvre est empreinte d'un fort sentiment nationaliste qui fut sans nul doute influencé par Henri Bourassa et par Lionel Groulx. En dépit de ces influences indéniables, Léo-Paul Desrosiers nous a légué des textes qui, tout en proclamant son attachement à son pays et à ses compatriotes, nous révèlent un écrivain qui a su créer des récits où cohabitent un souci langagier et une sensibilité toute particulière qui confèrent à son œuvre une originalité et une personnalité qui lui permettent de survivre au passage du temps.

Depuis longtemps, Léo-Paul Desrosiers est connu et reconnu comme un romancier, un historien et un nouvelliste. Son œuvre nous entraîne dans un univers où la précision de la langue (il est évident que Léo-Paul Desrosiers avait le souci du mot juste et de la phrase bien ciselée) et une recherche de la vérité historique confèrent au récit une valeur littéraire indéniable. Toutefois, ces grandes qualités ne doivent pas occulter le fait que cette œuvre nous met également en présence d'un grand humaniste, un auteur qui, à travers ses histoires – fictives ou réelles – et son regard sur l'Histoire de son pays, s'intéresse d'abord et avant tout aux êtres humains qui les habite. Cet humanisme, omniprésent dans les écrits de Léo-Paul Desrosiers, y est en général exprimé à travers les relations que les personnages entretiennent entre eux.

C'est généralement l'auteur lui-même qui décrit et présente ses personnages - qu'il s'agisse d'hommes ou de femmes qui ont marqué l'Histoire du pays aussi bien que de ceux et celles qui sont nés de l'imaginaire de l'écrivain – en insistant plus sur ce qu'ils sont que sur ce qu'ils font. Il ne faut pas croire que ces personnages n'agissent pas. Bien au contraire! Toutefois, même leurs actions permettent à l'auteur de mieux nous révéler leurs émotions, leurs croyances, leurs pensées les plus secrètes, en un mot leur humanité. C'est ainsi que dans *Commencements* (1939), recherche historique sur la naissance de la Nouvelle-France et du rôle qu'y a joué Samuel de Champlain, l'auteur, tout en nous transmettant de nombreuses informations historiques sur ce qu'a accompli Champlain le bâtisseur, nous fait comprendre le rôle primordial qu'ont joué les qualités humaines de cet homme dans l'accomplissement de sa tâche. À titre d'exemple, il suffit de voir de quelle façon Champlain, qui avait l'habitude de visiter les tribus autochtones afin d'établir des relations d'affaires et d'amitié, est accueilli aux Trois-Rivières à l'occasion de la traite de 1618 : « lors tous les sauvages de ma connaissance, et au pays desquels j'avais été familier avec eux, m'attendaient avec impatience et vinrent au-devant de moi, et comme fort contents et joyeux de me revoir, m'embrassant l'un après l'autre, avec démonstration d'une grande réjouissance, comme aussi de ma part je leur faisais le semblable, et ainsi se passa la soirée, et le reste dudit jour en cette allégresse ».<sup>1</sup> Comme nous permet de le constater ce bref extrait, il est évident que Léo-Paul Desrosiers tient à nous démontrer que Champlain ne se comportait pas uniquement comme un représentant du roi de France, mais qu'il prenait le temps d'établir des relations amicales et humaines avec les peuples autochtones. Il en va de même dans l'ensemble de cette étude historique où l'humanisme occupe une place aussi grande que les faits historiques.

---

<sup>1</sup> Léo-Paul Desrosiers, *Commencements*, p. 49.

Cette primauté de l'humain se retrouve également dans les trois nouvelles qui composent le recueil *Trois récits berthelais*. Dans ces trois récits, il est évident que Léo-Paul Desrosiers a voulu, tout en nous racontant ce que vivent les personnages qu'il met en scène, nous faire ressentir leur humanité. Un regard, un geste, un sourire, un silence, quelques mots : l'auteur, quel que soit le procédé utilisé, parvient à nous faire partager leur humanité et à nous permettre d'établir avec eux une relation plus profonde que ne le ferait une simple description. Il réussit ainsi à nous faire plonger au plus intime de ses personnages, ce qui nous permet de mieux saisir les liens qui les unissent. Ainsi, dans la nouvelle *Marie*, ce récit d'une réunion familiale à l'occasion du premier de l'an, Léo-Paul Desrosiers, à travers la relation qui s'établit entre les membres de la famille de Marie et Jeanne, cette jeune femme de la ville qu'a épousée Eustache, nous dit sa confiance en l'être humain et en sa capacité de comprendre et d'accepter l'autre. Dès son arrivée, Jeanne réalise que celles et ceux qui l'entourent, ces gens qui constituent sa nouvelle famille, sont mal à l'aise face à son apparence et à ses manières :

*« Soudain, un silence se fit, et elle leva la tête. La jeune femme, debout, juste au centre d'un large cercle de chaises où s'étaient rassises les grandes personnes, enlevait un dernier gant de peau souple; et les doigts apparurent, puis les ongles recouverts d'émail rouge.*

*Puis, posément, d'une boîte d'or, elle tira un crayon de rouge; devant le miroir étroit et long penché au-dessus de l'évier, elle dessina ses lèvres d'un trait, écrasa un peu de fard sur ses joues, ajouta un peu de poudre.*

*Tout à coup, elle eut conscience de tous ces yeux furtifs braqués sur elle et de ce demi silence; un peu troublée, elle s'assit à l'écart sur une chaise restée libre, rejeta en arrière sa tête aux courts cheveux bouclés. Et pour se donner une contenance, elle dit à son mari :*

*- Donne-moi une cigarette, veux-tu ?*

*Un briquet flamba devant ses yeux, et elle tint sa cigarette entre ses doigts aux ongles éclatants.*

*La conversation reprit en sourdine, avec effort, mais les enfants passaient, s'arrêtaient et regardaient: « Maman, elle fume une cigarette. »<sup>2</sup>*

---

<sup>2</sup> Léo-Paul Desrosiers, *Le Livre des mystères*, p.21

Plus tard la jeune femme, désireuse d'être acceptée, crée des liens avec Angéline, la jeune sœur de son mari, et le petit Charles, petit garçon handicapé qui est le cadet de la famille. Elle va même jusqu'à régler un conflit qui cause du souci à Marie, sa belle-mère : « *Il n'y avait qu'elle peut-être à déplorer cette querelle futile.*

*Soudain, un bras se glissa autour de la taille alourdie par les ans et les maternités. Elle esquissa un mouvement brusque pour se dégager, car elle avait reconnu ce parfum; puis elle se ravisa.*

*- Mais vous pleurez, un soir semblable, quand vous avez tous vos enfants autour de vous?*

*- C'est cette chicane.*

*- Elle dure encore?*

*- Oui.*

*- Oh! Comme les hommes sont bêtes, comme les hommes sont bêtes...*

*Attendez.*

*Elle se rendit dans l'autre pièce. Elle chuchota à l'oreille de Charles, quelques secondes, puis l'entraîna par la main. Ils revinrent, passèrent près de Joseph.*

*- Et vous Joseph? dit la jeune femme. Je vous connais à peine. Où habitez-vous? À Montréal. Mais nous irons vous voir, Eustache et moi. Asseyez-vous, Charles, à côté de moi. Vous me donnez une cigarette, Joseph?*

*Elle parlait, elle parlait, et la vanité de Joseph se gonflait comme un ballon que l'on souffle. Bientôt, ils causèrent tous trois ensemble.*

*- Et toi, mon petit Charles, que fais-tu durant toutes ces longues journées? Tu lis? Mais je t'enverrai des livres, des piles de livres, tu verras...*

*L'enfant était heureux, et ses yeux timides se levaient sur cette personne si belle.*

*- Maman, venez, nous avons de la place pour vous.*

*Marie étouffait tellement de bonheur qu'elle parlait à peine.*

*Puis Angéline s'approcha à son tour.*

*- Maman, laissez-moi m'asseoir près de Jeanne.*

*De nouveau, on sentait les cœurs s'unir dans l'amour, la concorde, la confiance. «<sup>3</sup>*

---

<sup>3</sup> Ibid., p. 29

Comme nous pouvons le constater à travers ces deux exemples, Léo-Paul Desrosiers ne se contente pas de raconter une fête. Il introduit, dans son récit, son intérêt pour les relations qu'entretiennent ou que devraient entretenir les hommes et les femmes de son pays afin de vivre dans l'harmonie et ainsi profiter de ces moments de bonheur que leur offre la vie. Il serait important de mentionner que tout le recueil *Le livre des mystères* est habité par cette thématique et qu'il serait même possible d'affirmer que les *mystères* suggérés par le titre sont ceux qui vivent en chacun de nous et qui animent nos relations avec l'autre.

Il est bien évident qu'une aussi brève réflexion ne rend pas pleinement justice à l'œuvre de Léo-Paul Desrosiers. Elle permet toutefois, bien que trop succinctement, de témoigner d'un aspect important de son œuvre. Pour en rendre pleinement compte, il faudrait en aborder de nombreuses autres composantes : la recherche lexicale d'une qualité exceptionnelle, la richesse des descriptions de la nature, l'imposante documentation historique et l'attachement au pays, pour n'en mentionner que quelques-unes. Il est impossible de terminer sans vous convier à découvrir ou à redécouvrir l'œuvre de Léo-Paul Desrosiers, un auteur qui a sa place parmi les plus grands de l'histoire de notre littérature.

Réal Chevrette  
Mai 2012



*L'étudiant au Séminaire de Joliette, au milieu d'un groupe de confrères, liés en une association qui s'appelait « Académie Saint-Étienne ». De gauche à droite: M. l'abbé ~~Gustave~~ Lamarche, professeur, Léo-Paul Desrosiers, président de l'Académie Saint-Étienne, Ange-Lys Beaupré. Debout: Roméo Boucher, Henri Labrecque et trois autres collégiens non identifiés.*

*Louis-Philippe*

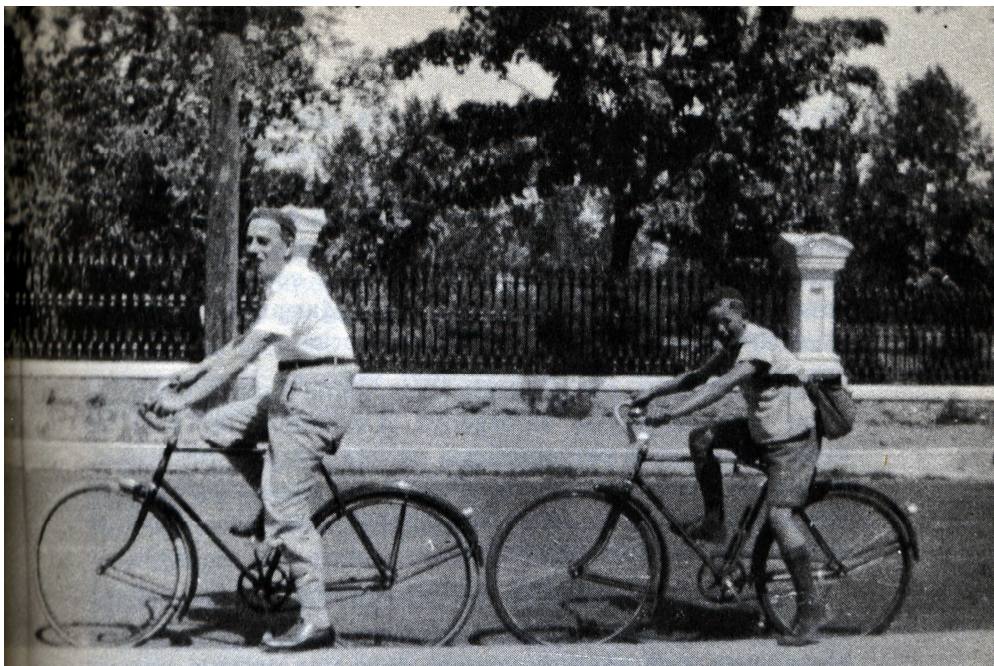
**Léo-Paul Desrosiers élève au Séminaire de Joliette.**



**Léo-Paul Desrosiers, son épouse Marie-Antoinette Tardif  
(Pseudonyme : Michelle Le Normand) et leurs deux fils,  
Louis et Claude, en 1930.**



**Léo-Paul Desrosiers et son fils Claude, sur la grève à Cacouna.**



**Léo-Paul Desrosiers et son fils Louis à Ottawa,  
partant pour une randonnée à bicyclette**



Léo-Paul Desrosiers. (Photo : André Larose)



**Marie-Antoinette Tardif (pseudonyme : Michelle Le Normand),  
collaboratrice de tous les instants (Photo : André Larose).**

## Fécite<sup>4</sup>

Jamais une vie ne fut plus pure devant Dieu que celle de Fécite, une humble servante de notre famille. Moi-même, je ne l'ai connue que lorsqu'elle était vieille et courbée, ridée comme un raisin sec, qu'elle pouvait à peine se lever et circuler dans la maison. Mais je n'ai qu'à y penser pour entendre encore sa voix fêlée et claire chanter en chevrotant pour me bercer ou m'endormir. Le reste, je l'ai appris de mon père et de ma mère qui auraient pu se mettre à genoux devant elle et la prier comme une sainte.

Mon bisaïeul Louis l'avait eue le premier à son service. Il vivait alors sur une manière de vaste seigneurie, à l'entrée du lac Saint-Pierre, au bord du Saint-Laurent. Les branches du fleuve large enserraient d'un réseau de lamelles d'argent les îles basses, plates, lourdes d'une végétation humide et grasse. Les aulnes, *l'herbe à lien* droite et fine comme une baguette, les liards énormes aux feuilles tremblantes, les saules qui forment des boules de feuillage gris-pâle et finement découpé, croissaient sur les rivages, au milieu des herbes aquatiques et luxuriantes, dans un paysage lacustre.

---

<sup>4</sup> Desrosiers, Léo-Paul, 1896-1967, *Âmes et paysages*. Montréal, Éditions du Devoir, 1922. - Pp. : (9)-22.



Il vivait alors sur une manière de vaste seigneurie,  
à l'entrée du lac Saint-Pierre... (Clarence Gagnon)

Mon grand-père possédait en arrière quatre à cinq arpents d'une terre miraculeusement riche. Les blés à hauteur d'homme s'écrasaient sous leur poids, le mil et le trèfle des vastes prairies étaient d'un vert sombre et presque noir. Le troupeau de vaches, dans un gras pacage, se couchait dès le commencement de l'avant-midi, repu, sous des chênes solides et sains.

Et c'est dans sa maison longue, étroite, aux lucarnes hautes, bâtie de pierres et de cailloux empâtés de mortier, que Fécite arriva un jour avec sa grande malle de bois recouverte de cuir fauve, aux crépines dorées. Orpheline baptisée on ne savait où ni pourquoi de son nom bizarre, elle était aussi fraîche et propre qu'une jeune prune translucide encore pendue parmi les feuilles vertes, bien que sa figure fût grêlée des taches de la petite vérole. Ses jolis yeux bruns étaient pleins de vivacité.

Elle n'était pas descendue de voiture que les cinq enfants de la maison, endiablés, se bousculant et criant, grimpaient à ses jupes, lui sautaient aux mains, la câlinaient, tendaient des joues barbouillées et des frimousses expressives et tendres. Elle avait un don, un charme, disait-on. Elle faisait des petites ce qu'elle voulait, calmait leurs agitations des jours d'orage, les décidait à l'accomplissement de leurs devoirs puérils.

Levée dès cinq heures, couchée avec les derniers aboiements des chiens, elle travaillait dans la maison, dans les champs, elle mettait la main à tout; et le soir, souvent, lorsque le crépuscule des grandes campagnes plates et sereines allongeait sur la terre des pans d'ombre noire comme la nuit, et des traînées d'or sur les blés, on voyait Fécite s'acharner à une dernière tâche au milieu du repos universel.

Que pourrais-je dire de ses années de service? Elle ne demandait rien pour ne pas déranger les autres, mais obligeait tout le monde au moindre mot et se réservait les besognes les plus répugnantes. Elle était compatissante pour les misères, même les fautes, et les malheurs du prochain l'émouvaient autant que les siens.

Il n'existait pour elle ni rancune ni secrets; aucun soupçon ne lui venait sur les gens qu'elle acceptait toujours à leur façade; et jamais l'idée ne lui serait venue de ces petites ruses, de ces roueries, de tous les moyens subtils de sonder, de pénétrer et de découvrir les âmes qui ne se défient pas.

Dans la maison, Fécite enveloppait tout le monde de sa tendresse comme d'un chaud manteau. Elle maintenait les liens de la famille dispersée, invitant les fils et les filles, donnant des nouvelles, pleurant sur les lettres, aux arrivées et aux départs. Que de fois elle attirait mes oncles dans un coin pour recommander l'observance des pratiques religieuses ou suggérer des attentions délicates pour leurs parents. Elle donnait gravement aux jeunes mères des conseils de patience, ravie d'entendre leurs longues et secrètes confidences sur les tracas et les soucis domestiques.

Elle était peu à peu devenue l'âme de la maison, une espèce d'ange qui amollissait les cœurs afin d'y faire germer l'affection, l'amour, la douceur. Elle développait notre sensibilité, lui créait des besoins, rendait notre vie intense en faisant de nous des hommes qui veulent sentir autour d'eux le parfum des amitiés terrestres, pratiquer le commerce de l'intimité et de l'attachement. Et c'est pourquoi nous avons tous en nous comme un gouffre de pardon, de piété et d'attendrissement où l'on peut éternellement puiser. Nos larmes sont plus prêtes et les choses nous touchent plus profondément.

J'ai réfléchi souvent sur cette influence qu'elle eut sur nous. Fécite n'avait qu'une vertu, mais elle l'avait toute, elle en était la personnification et c'était la bonté. Et la bonté, quand on y pense, ce n'est pas une vertu, c'est un composé, un résidu des essences les plus fines, de tout ce qu'il y a dans l'homme. Il y a en elle de la douceur, de la patience, de la simplicité, du dévouement, de la charité et de l'altruisme; il y a de la générosité, de l'indulgence, de l'innocence, de la candeur, l'oubli de soi et une sensibilité très facile. On y trouve, et comme mêlées et fondues ensemble pour former une riche odeur, toutes les bonnes qualités humaines.

Et Fécite était bonne comme la terre de Dieu dans ces campagnes neuves qui poussaient à profusion et prodiguaient les récoltes, des richesses inépuisables et profondes, les gaspillaient en forêts, en fleuves et en lacs, en une végétation puissante et vivace.

Fécite ne se maria jamais. Elle eut une ou deux fois des amoureux, mais sa perfection morale mettait autour d'elle un halo et comme un cercle défendu aux passions trop charnelles, trop intenses et trop humaines. Sa large sympathie excluait une préférence trop particulière. D'ailleurs, elle l'épandait déjà abondamment sur toute notre famille, vaste clan aux ramifications étendues qui couvraient la province.

Des malheurs ensuite l'attachèrent plus fortement. Mon bisaïeul Louis, important et riche dans la paroisse, devint le « cabaleur » de l'un des partis au cours d'une élection fédérale. Son cheval attelé à un cabriolet crotté détalait du matin au soir sur toutes les routes du comté. C'était alors un fort bel homme de quarante ans, au visage gras et blanc encadré de cheveux, d'une barbiche et d'une moustache crépelés et noirs. Il plaisait aux hommes par sa grosse jovialité, aux femmes par une galanterie inoffensive de joli garçon, aux enfants par sa familiarité avenante.

Puis aussitôt tombées les claires nuits fraîches d'automne, les réunions animées et bruyantes commençaient dans le salon, au milieu du choc des verres, des conversations à tue-tête, des discours pompeux et simplistes et des rires sonores et gras. On entendait la voix de basse du maître de la maison tonnant ses « Sata-Michette » et ses « Sata-Michon », les deux jurons dont il appuyait ses phrases comme de deux béquilles. Le rhum, la bière y passaient par tonneaux et l'on s'empiffrait de ce bon pain de boulanger trempé dans la mélasse qui faisait les délices de nos ancêtres. La fumée des pipes estompait la lumière douce des lampes.

Vers une heure, deux heures du matin, les hôtes partaient, titubants, colériques, abominablement gris, en se lançant des injures ou des quolibets. Plus d'un se trouvait incapable de remettre son cheval dans les brancards et même de se rendre à sa voiture. Lorsqu'il avait facilité et surveillé tous les départs, mon bisaïeul, qui avait bu comme dix hommes, remontait à sa chambre d'un pas automatique et roide, sans broncher d'une semelle, l'attitude rigide et la démarche posée.

Fécite, durant ces ripailles et ces orgies, priait Dieu et tous ses saints, prise d'une épouvante sacrée devant les abominations qui se commettaient dans la maison. Elle accumulait les jeûnes, les neuvaines, les communions et les pénitences pour éloigner la malédiction divine. Et le matin, lorsqu'elle balayait les restes de tabac et les cendres de pipe, dans la salle à l'atmosphère affadie par la fumée, elle avait des colères subites, des audaces terribles et sacrées, des révoltes de dégoût qui la faisaient se lever en face de son maître pour lui reprocher sa faute et les péchés qu'il faisait commettre. Elle trépignait, criait, suppliait, pleurait; elle parlait de se mettre à genoux pour implorer un changement, elle tremblait de tous ses membres, l'être tendu dans une demande passionnée, tandis que mon aïeul, goguenard, avec son rire sourd, détournait le coup :

- Sata-Michette, tu en gagnerais des élections avec tes chemins de croix ! Comme si on avait fait autrement la cabale depuis que le monde est monde ! Laisse aux hommes le travail des hommes et tu seras tranquille.

La pauvre Fécite vivait maintenant dans l'appréhension des châtements du ciel. Elle vaticinait comme une prophétesse antique, maudissait les élections et la boisson. Elle ne décolérait plus de toute la journée et éclatait quelquefois en sanglots, tout à coup, vaquant à une besogne, lavant la vaisselle, disant le chapelet. Elle ne pouvait se résigner; elle s'offrait en holocauste, elle aurait accepté le renvoi, n'importe quelle pénitence, n'importe quel sacrifice, pour arriver à sa fin.

Guêpe têtue obstinée à sortir à travers une vitre, elle revenait à la charge se heurter et se heurter sans cesse contre le refus, et maudire son impuissance.

Le malheur prévu par Fécite arriva cependant. Le candidat opposé à celui de mon grand-père tint une assemblée sous les ormes de l'église, après la messe. La foule divisée en deux camps s'invectivait dès le début. Mon bisaïeul Louis avec cinq ou six de ses pairs à carrure herculéenne, en veston d'étoffe à manches de cuir, avait pris possession des marches de la tribune. L'orateur, un petit notaire barbu, aux gestes agiles et à la riposte prompte, attaquait avec brio sous l'œil de ces singuliers gardes de corps. Il parlait trop bien. À un moment donné, mon ancêtre bondit sur les tréteaux avec sa troupe. On le vit aussitôt balancer au-dessus de sa tête le corps gigotant du petit notaire et le lancer parmi l'auditoire. Le curé, accouru en toute hâte, réussit à arrêter les rixes et ce moulinet formidable des poings déchaîné dans l'assistance par l'assaut de la plate-forme.

Un jour vint où il fallut solder cette victoire. Poursuivi pour fracture d'un bras, mon bisaïeul Louis fut condamné à payer quatre mille dollars d'indemnité. Peu riche en numéraire, il dut vendre sa grande ferme fertile pour s'établir sur une terre plus petite, au quart défrichée, le long de la rivière Bayonne.



**Maison natale de Léo-Paul Desrosiers à Berthier-en-Haut  
aujourd'hui démolie.**

**... il dut vendre sa grande ferme fertile pour s'établir sur une terre plus  
petite, au quart défrichée, le long de la rivière Bayonne.**



*La Bayonne*  
(Photo Claude Rondeau)

**La rivière Bayonne derrière la maison des Desrosiers à Berthier-en-Haut.**

Fécite et ma grand'mère passaient maintenant leur temps à pleurer. Un mot, un regard, une pensée, et les larmes jaillissaient de leurs yeux, coulaient le long des joues. Dans la maison vide, lorsque les derniers meubles eurent été chargés, elles s'affaissèrent, sentant se briser une infinité de liens imperceptibles d'amour et d'amitié, des attaches à la vie, leurs racines dans le sol. Un désespoir secret habita longtemps leur âme, car on les vit regarder souvent, le soir, ce coin de l'horizon où s'élevait la vieille demeure. Et de souffrir également pour la même chose, Fécite et ma grand'mère contractèrent une amitié muette et indestructible qui éleva la servante au niveau de la maîtresse.

Après cette déchéance matérielle, les malheurs se multiplièrent dans la famille. Payant en un seul jour les excès de toute une vie, mon bisaïeul Louis fut atteint d'une paralysie des jambes; il ne marcha plus qu'avec des béquilles. La force de ses bras s'étant pourtant conservée intacte, et, habile à manier les rames, il passait des journées à la pêche, une gourde de rhum au fond de sa chaloupe. Charles, son fils aîné, pour s'être ruiné à défricher, à cultiver, afin de nourrir la famille nombreuse, se couchait à quarante ans dans son lit de souffrance, pour y vivoter longtemps, pâle et timide vieillard, au sang anémié. Ma bisaïeule, les cheveux tout blancs, tricotait des heures entières près du poêle, douce et calme comme une sainte, en robe d'indienne. Fécite s'affairait entre ces impotents et ces malades, plus inquiète de chacun que s'il eût été la chair de sa chair. Petite et osseuse maintenant, ridée et sèche, elle fournissait des journées de travail à assommer un cheval.

Il lui vint plus tard une autre épreuve. Louis, le premier enfant de Charles, était devenu son préféré; en vieillissant, elle s'était laissée aller à cette tendresse plus particulière. Beau gars de vingt ans, bien découplé, il avait tout le physique de son grand-père avec l'âme douce de sa grand'mère.

On entendit parler un jour de l'invasion des Féniens. Le gouvernement demandait des volontaires. Héritier d'un sang audacieux et batailleur, Louis s'enrôla tout de suite, fier de l'uniforme rouge qui lui seyait bien.

Dès le moment du départ, Fécite ne connut plus de repos. On la vit coudre des glands noirs aux rideaux de la maison, s'habiller de deuil, et pratiquer des austérités qui l'émaciaient. Une intense inquiétude maternelle la consumait, étreignait son âme puérile et craintive. Torturée par l'angoisse et la lente souffrance, elle dépérissait, ses yeux se cernaient.

Mais le régiment de mon père, après des marches forcées jusqu'à Laprairie, s'immobilisait, était bientôt débandé. Fécite fut la première à apercevoir au retour le beau soldat, à courir au devant de lui, à l'embrasser, suffoquée d'une joie qui faisait bondir son pauvre vieux cœur.

Louis se maria bientôt à son tour, et la quatrième génération commença à croître dans la maison. Fécite ne se rassasiait jamais de contempler les jeunes sourires, les chairs fraîches et potelées des bébés, l'épanouissement progressif de la vie. Son affection grandissait avec l'augmentation de la famille; elle enveloppait chacun de liens subtils et forts de son amour. Comme autrefois, la vieille servante soignait les fièvres, les rougeoles, les scarlatines et les croupes, toutes ces maladies enfantines qui éclataient subitement, en épidémie, parmi ce petit monde grouillant et capricieux. C'est alors qu'elle se battait farouchement et sauvagement avec la mort, passant d'interminables nuits blanches à entendre gémir, à prier, à calmer, à offrir les médecines contre lesquelles se révoltait le goût des chers petits. Toute accablée et toute défaillante au-dedans d'elle-même, elle menait cependant le combat, comme un général, pleine d'héroïsme et de calme, arrachant jusqu'entre les griffes de la tueuse ces corps déjà froids et pantelants saisis des spasmes de l'agonie.



**Les parents de Léo-Paul Desrosiers : Louis Desrosiers, fils de Vincent et Marie Olivier, fille de Maxime.**

**Louis se maria bientôt à son tour, et la quatrième génération commença à croître dans la maison.**

Et il aurait fallu un bureau de statistiques pour enregistrer toutes les victoires qu'elle remportait. Songez-y donc ! Une trentaine d'enfants au moins soignés et choyés par elle !

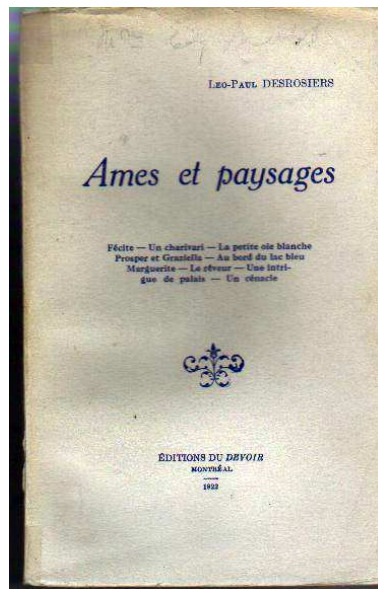
C'est un peu plus tard que je l'ai connue. Elle n'était plus guère utile dans la maison. Ma mère et mes tantes suffisaient aux tâches du ménage. Et le soir, lorsque la famille était réunie autour du poêle, mon bisaïeul Louis, encore vert et gai malgré ses quatre-vingt-dix ans et ses infirmités, la taquinait avec un air de pince-sans-rire.

– Sata-Michette, disait-il, tu ne fais plus rien, Fécite ! Penses-tu que l'on puisse te nourrir si tu ne gagnes pas ton pain ? Tu serais mieux de partir sans qu'on te le commande, au lieu de compter sur notre bon cœur.

Fécite regardait alors ma grand'mère et elles souriaient, d'un air entendu, en joignant les mains.

Pauvre grand'mère, elle s'éteignit bientôt en langueur, résignée et heureuse. Mon bisaïeul la suivit de près, laissant dans la paroisse des souvenirs légendaires de son caractère terrible et brouillon. Puis mon grand-père Charles acheva de mourir. Ces trois deuils s'échelonnèrent dans les jours d'une année. Dépaysée maintenant par le décès de ses vieux maîtres, à demi-folle de regrets et de tristesse, hébétée par ces douleurs renouvelées, Fécite tomba un soir, pour ne plus se relever, en disant les prières communes.

On la conduisit au cimetière par un matin de janvier éclatant. Je revois le chariot noir s'en allant, là-bas, dans l'infinie pureté du paysage. La nature avait sa parure virginale et immaculée. La pluie congelée sur les arbres en avait fait des lustres de cristal, partout scintillants et brillant sur la plaine, au bout des troncs noirs. Le pâle soleil hivernal allumait des rutillements sur la neige dans cette atmosphère translucide et bleuâtre des jours de froid intense. On aurait dit enfin une chambre mortuaire immense dressée par Dieu pour une vierge. Et, s'espaçant en arrière du convoi, cinquante, cent, deux cents, trois cents voitures, toute la paroisse accourue aux funérailles comme à un pèlerinage.



Édition originale d'Ames et paysages de Léo-Paul Desrosiers.  
(Montréal, Le Devoir, 1922)

## Marie<sup>5</sup>

De froid, l'enfant s'éveilla malgré les couvertures de laine. Alors, il se leva dans la chambre noire, enfila ses vêtements, chercha à tâtons les premières marches de l'escalier. En bas, un peu d'aube terne se plaquait aux vitres d'une fenêtre, et des clartés dansantes s'échappaient de la petite porte du poêle.

Sans bruit, il s'approcha de la chaleur. Dernier-né d'une famille de quatorze enfants, il n'avait jamais possédé beaucoup de vitalité. À peine avait-il atteint deux ans que ses os, devenus malléables, avaient soudain commencé de s'infléchir. Après être resté couché sur le dos, dans la fougère, pendant des années, avoir porté des éclisses aux bras et aux jambes, il s'était un peu rétabli.

Mais encore aujourd'hui, il était malingre, sujet à de continuelles bronchites et à des fièvres blanches. Chaque soir, après s'être endormi, il avait un rêve, presque toujours le même: seul, tout petit, debout, en robe de nuit, des boules de fer luisantes et hautes comme des montagnes tournaient et ronflaient autour de lui comme des toupies entre les murailles d'acier; afin de les éviter, il courait ici et là dans une mortelle frayeur.

Il se réveillait tout de suite. Il se levait, il marchait, il écoutait les voix qui venaient d'en bas. Mais son rêve ne se dissipait point. Sa mère, entendant ses pas, disait :

- Charles, c'est toi ?
- Oui, maman.

Elle montait, il se jetait dans ses bras. Aussitôt elle entraînait avec lui dans la ronde des boules menaçantes.

- Maman! Maman! criait-il, halluciné, fais attention!

---

<sup>5</sup> Desrosiers, Léo-Paul, 1896-1967, Le Livre des mystères. Montréal, Éditions du Devoir, 1936. - Pp. : (7)-36.

Il se cramponnait à elle, ses doigts lui déchiraient les épaules. Elle le serrait contre elle, il répondait à ses questions. Mais toujours les boules lisses roulaient, roulaient autour d'eux à une vitesse folle. En même temps qu'il subissait le cauchemar, il avait conscience du cauchemar. Et de toute la force de son petit corps tordu, il tentait de s'en dépêtrer; et il avait l'angoisse de cette lutte qui durait à n'en plus finir, de ce délire qui collait à son âme comme de la glu.

Près du poêle, il se ranima à la douce flamme que son père avait allumée en se levant. Élise, sa tante, revint de l'étable; elle éteignit le fanal au globe si fumeux qu'il en paraissait noir. Après avoir enlevé un vieux manteau, elle souleva péniblement le seau et commença de verser le lait écumeux, à travers le couloir, dans les cinq terrines alignées sur le rebord de la longue table. Mais elle entendit un bruit, s'arrêta, jeta les yeux avec précaution autour d'elle: un petit carré de ténèbres dans le plancher indiquait que la trappe de la cave était ouverte. Hésitante, elle s'approcha, puis cria :

- Marie, est-ce vous ?

Elle entendit encore quelqu'un remuer des pots et refermer des couvercles.

- Oui, c'est moi.

Une lumière parut, venant des profondeurs souterraines.

- Prends la lampe, veux-tu ?

Et Marie posait sur le plancher, montant chaque fois un échelon ou deux, des seaux de pommes de terre, un plat de cornichons salés, du céleri, des carottes.

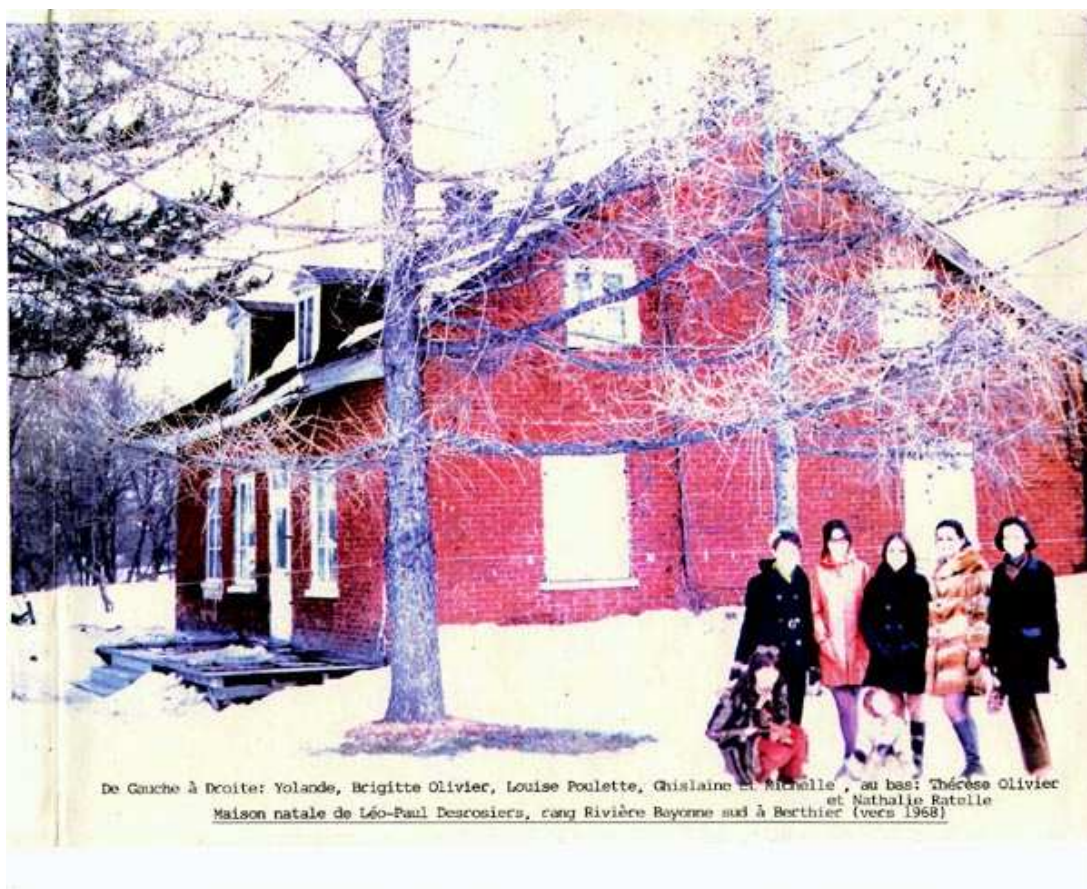
- Veux-tu une pomme, mon petit Charles ?

Il mordit dans le fruit juteux et froid.

Puis elle dit :

- Nous n'avons pas de temps à perdre maintenant.

D'ordinaire, elle ne dirigeait plus la maison que de loin; mais aujourd'hui, elle prenait la situation en mains. Elle sortit de la cuisine d'été, laissant la porte ouverte malgré le froid âpre. À plusieurs reprises, elle revint avec des chaudrons de fer, de petites meules de lait glacé, des sacs.



De Gauche à Droite: Yolande, Brigitte Olivier, Louise Poulette, Ghislaine et Michelle , au bas: Thérèse Olivier et Nathalie Ratelle  
Maison natale de Léo-Paul Desrosiers, cong Rivière Bayonne sud à Berthier (vers 1968)

**Devant la maison ancestrale des Desrosiers à Berthier-en-Haut vers 1968.**

**De gauche à droite : Yolande Pelletier, épouse de Réjean, Brigitte, Louise Poulette, Ghislaine, Michelle et à l'avant Thérèse et Nathalie Ratelle.**

**(Photo : Réjean Olivier)**

D'ordinaire, elle ne dirigeait plus la maison que de loin...

Son mari entra. Il vidait un plein *canard* d'eau bouillante sur la moulée lorsqu'il aperçut tout ce remue-ménage autour de lui.

- Bon! La vieille va mettre la maison à l'envers.

Après le déjeuner, Marie approcha une chaise d'une large armoire qui montait jusqu'au plafond dans l'angle de la pièce, grimpa dessus, assujettit ses lunettes. Là-haut, sur la dernière tablette, elle fourragea entre des liasses de lettres, des flacons, le lourd passe-carreau. Parfois la curiosité l'emportait.

- Charles, veux-tu me lire ce papier ?

Charles commençait la lecture.

- Oui, oui, je me rappelle maintenant.

Elle se penchait pour déposer sur la table toutes sortes d'objets hétéroclites : un sas, un coupe-pâte, des saucières, des boîtes d'épices, puis un cahier ancien.

Près de la fenêtre, elle lisait elle-même.

- Oui, c'est le bon: beignes, biscuits à la fécule de maïs, tarte aux œufs ou à la muscade, gâteau à la fayette...

Elle lisait les titres des antiques recettes qui gouvernaient depuis longtemps dans la famille les maîtresses de maison.

Elle se leva près de la fenêtre. Et Charles regardait cette vieille femme, pas très grande, trapue, qui montrait peu de cheveux blancs dans sa chevelure noire; il la suivait des yeux lorsqu'elle marchait et que le plancher de l'escalier vibrait parce que tout le poids du corps portait sur les talons; et il était heureux, et il comprenait à mesure chacun de ses sentiments, chacune de ses pensées.



Oui, c'est le bon : beignes, biscuits à la féculé de maïs, tarte aux œufs ou à la muscade... (Photo : François Lanoue).

Au dehors, le soleil luisait de tout son éclat. Si épaisse était la couche de neige qu'elle s'entassait, unie et scintillante, jusqu'à la hauteur des premières vitres; les occupants avaient l'impression que la vieille demeure s'était soudain enfoncée dans le sol. La grange et les hangars semblaient moins élevés parce qu'ils étaient à moitié enterrés eux aussi, que les couloirs qui les reliaient descendaient en pente avant d'atteindre le seuil, et que de gros amas blancs s'enflaient jusqu'au-delà des toits. En nuages congelés, des vapeurs flottaient aux vitres, du frimas couvrait les branches des arbres.

À quatre heures, lorsque les hommes revinrent des bâtiments, ils trouvèrent la cuisine sens dessus dessous. Sur la petite table, près de l'escalier, un cochon de lait, une dinde, cinq ou six poules, dans des attitudes rigides, dégelaiement lentement; et sur la grande table, à la lumière de la lampe déjà allumée, s'entassaient le sac de sucre, le sac de farine, des terrines pleines de pommes pelées ou de raisin, des fioles d'essence, des bols de saindoux et de crème, des assiettes de beurre ou d'œufs fouettés.



Sur la petite table, près de l'escalier, un cochon de lait, une dinde, cinq ou six poules... (Franchère, « Jour de boucherie »).

Les manches roulées, des tabliers protégeant leurs robes, Marie, Élise, sa belle-sœur, Angéline et Esther, ses filles, pétrissaient les pâtes, les étendaient, les découpaient.

- Tu attends une armée ? demanda le père.

Comme Marie ne répondait pas, il dit encore :

- Sous le tas d'avoine, dans le hangar à grains, il y a encore trois quartiers de bœuf gelé et quatre cochons.

Impatiente cette fois, elle se retourna.

- Vous feriez mieux d'entrer du bois : la boîte est vide.

Avait-elle le temps de plaisanter ? Absorbée, tendue, l'attention en éveil, elle commandait sa troupe comme un général de division.

- Élise, tu oublies de mettre du sucre. Mais, Angéline, ta pâte est bien trop épaisse! Non, non, Esther, tu as dû mal lire: il ne faut pas tant de saindoux; lis la recette.

Elle pensait à tout, elle ne se trompait pas. Puis elle s'approchait de Charles.

- Tu n'as pas froid ?

Pendant qu'elle travaillait et qu'elle parlait, la porte s'ouvrait toute grande d'instant en instant: le froid s'engouffrait dans la pièce chauffée. Le père et Hyacinthe entraient avec de grosses brassées de bois sec; ils retournaient dehors, ils se chargeaient de nouveau à même les cordes de gros quartiers qui s'entassaient jusqu'au toit du hangar. Et bientôt, la grande boîte sous l'escalier fut comble, le *cabaneau* aussi, et des bûches s'entassaient encore sous la bavette du poêle.

Brusquement Marie regarda l'horloge.

- Angéline, prépare le souper.

La vaisselle essuyée, il était à peine six heures.

- Quand le prince arrive-t-il ? demanda encore son mari. Maigre, très droit, une grosse moustache blanche cachait son sourire.

- Non, ôte-toi de là. Je chauffe le poêle ce soir; je ne veux pas te voir mettre un quartier de bois, tu m'entends.

Son ton était brusque et ferme. Les hommes savent-ils qu'un fourneau doit être à point avant d'y enfourner les gâteaux et les tartes? Et Marie assénait des coups de tisonnier dans le poêle, sacrifiait de nouvelles bûches, changeait des clés; elle ouvrait la porte de la salle d'en avant pour laisser fuir un surplus de chaleur. Mais quand l'un d'eux passait sous le long tuyau qui formait un large carré au plafond, afin de mieux réchauffer la maison, il sentait l'odeur du vernis brûlé.

- Vieille, tu vas mettre le feu à la maison.

Le lendemain, la bataille reprit de plus belle. Les hommes ne pouvaient entrer sans être aussitôt enrôlés.

- Apporte le tranchet et le hachoir; tiens, voici la viande.

Et avant qu'ils n'en sussent rien, avec des gestes maladroits, ils frappaient à coups redoublés sur les viandes juteuses.

Maniant délicatement les flammes des chandelles, les femmes grillaient avec prudence les plumes qui pouvaient rester aux ailes des poules et des dindes, les poils que leurs yeux devinaient encore aux pattes des cochons ou à la couenne du lard. Elles lavaient, elles emplissaient de farce, cousaient; des ragoûts cuisaient dans un parfum d'épices, des tourtières se dorait dans le fourneau, des saucisses s'enflaient, presque blanches, des boulettes de viande s'arrondissaient dans les mains, des rôtis de porc frais sortaient des chaudrons de fer.

Toute la soirée fut réservée aux beignes. Une fois la pâte étendue, découpée en petits carrés fendus de trois lignes parallèles dans le milieu, Marie versa le saindoux dans le poêlon de fer si long et si épais qu'une femme pouvait à peine le soulever. Puis, du bout de la longue fourchette, elle piquait chaque beigne et le laissait tomber dans la graisse bouillante. Après un plongeon, ils revenaient à la surface, dorés, renflés, légers. À la lumière de la lampe que Charles élevait à côté d'elle, elle les examinait, y goûtait avec une attention concentrée, en offrait un, tout chaud, à son fils silencieux.

Angéline et Esther prenaient les plats remplis. Elles les transportaient dans le salon du fond qui n'était presque jamais ouvert; une lampe posée à même le plancher éclairait d'en bas, vaguement, des manteaux et des pardessus accrochés au mur, des chapeaux d'homme et de femmes accumulés sur une armoire, une petite table recouverte d'un tapis rouge, et, au mur, des portraits si anciens que les deux jeunes filles ne savaient pas qui ils représentaient.

Elles rangèrent les beignes sur les journaux étendus autour de la lampe; et quand le dernier fut tiré du poêlon, elles dirent :

- Un peu plus de dix-huit douzaines, maman.

- C'est une de plus que l'an passé.

Le lendemain, c'était la veille du premier de l'an. Planchers à laver, pommes de terre à éplucher, cornichons et petits oignons à mettre dans le vinaigre, lits à garnir de draps et de couvertures, que de tâches diverses! Et Hyacinthe commença de voyager entre la vieille maison et celle du fils aîné, Amable, qui demeurait trois arpents plus loin.

- Dis à Élisabeth que j'ai besoin de son grand plat de granit; tu m'apporteras une douzaine de couteaux et de fourchettes; je voudrais aussi son plateau pour les gâteaux.

Après le dîner, Marie remit les lettres qu'elle avait reçues en réponse à ses invitations.

- Maintenant, il ne faut pas que tu oublies, Hyacinthe, Vincent, Joseph et Cécile arrivent par le train de quatre heures; à cinq heures et demie, c'est Alphonse. Eustache dit de ne pas s'occuper de lui: il ne sait pas encore s'il viendra; il n'a pu arranger ses affaires.

Les lettres entre les mains, Marie songeait.

- Je le sais, Eustache viendra s'il le peut. Nous ne connaissons pas sa femme.



Chaque fois, Hyacinthe ramenait une voiture bien pleine. (K. Morris).

Hyacinthe partit dans la grande carriole. Il attacha le cheval à un poteau, entre deux attelages. Des falots rouges, des falots verts brillaient déjà dans l'obscurité commençante. Il entra dans la petite gare sombre où des hommes, des femmes vêtues d'épais manteaux de fourrure ou d'étoffe, se chauffaient près d'une petite fournaise, en silence. Soudain, la pièce devint plus claire: c'était le long jet de la lumière du train. Ils sortirent tous en hâte, et sur les deux rails, lignes noires qui couraient sur la blancheur de la plaine, le long convoi bondé arriva de la ville lointaine dans un nuage de vapeurs et de frimas. Haletante, la locomotive géante passa d'abord à toute vitesse, comme si elle ne voulait point s'arrêter; puis ils ralentirent peu à peu et s'immobilisèrent enfin, les wagons éclairés, longues maisons ambulantes surchauffées, pleines de femmes en toilette claire, d'enfants excités, le nez écrasé sur les vitres, d'hommes impassibles qui lisaient les journaux. Des voyageurs montèrent, d'autres descendirent dans le froid vif, des employés coururent, les fanaux au bout du bras. Puis, tout de suite, le train se remit à glisser doucement, sans effort, et se perdit vite dans la nuit.



**...le long convoi bondé arriva de la ville lointaine dans un nuage de vapeurs et de frimas. (Clo Richer).**

Chaque fois, Hyacinthe ramenait une voiture bien pleine. De loin, les visiteurs reconnaissaient la maison basse, les arbres enfoncés jusqu'à mi-corps dans la neige; en passant, leurs regards plongeaient de haut en bas dans la cuisine d'hiver éclairée par la lampe.

Et maintenant, Marie et la vieille maison étaient prêtes. Entre les catalognes aux couleurs vives, le plancher jaune luisait; la lumière jouait dans la blancheur des rideaux, sur les couvre-lits neufs, sur le poêle astiqué avec soin.

Marie avait tout ordonné... Le lendemain, à la première heure, deux carrioles chargées de neuf personnes partaient pour la messe basse. Le trajet était assez long: cinq milles à peu près. Dans l'obscurité lente à se dissiper, les cloches semblaient gelées, car les sons sans éclats, sourds, tombaient au pied des clochers. Il fallait fouetter le cheval, car ceux de la ville, dans leurs pardessus trop minces, avec leurs chapeaux sur le dessus de la tête, frissonnaient dans le grand vent de la campagne, qui venait de si lointaines distances.



Le lendemain, à la première heure, deux carrioles chargées de neuf personnes partaient pour la messe basse. (Henri Julien).

De retour, après la prière en commun, Angéline demande la bénédiction du père. Et chacun se souhaita une bonne année. Ce fut une longue affaire. Marie n'en finissait pas. Elle s'arrêtait à chacun de ses enfants; elle réfléchissait, elle hésitait à former un vœu spécial pour chacun. Quelquefois, elle parlait à l'oreille. Quand elle arriva à Charles, elle saisit les deux bras maigres; puis elle voulut lui parler, et elle ne le put pas. Ses lèvres remuèrent un peu, une grimace se dessina tout de suite, les yeux s'emplirent d'eau. Et lui, la regardait avec des regards tristes, tout remué d'un désespoir doux. L'infirmité de son pauvre enfant la maintenait dans un état d'émotivité perpétuel; le moindre incident lui tirait maintenant des larmes; sa sensibilité avivée, elle n'était plus que douceur, que pitié, et son cœur débordait, au moindre choc, d'un flot d'amour qu'elle n'avait jamais connu.



... Angéline demande la bénédiction du père. (E.-Z. Massicotte).

« Bonne et heureuse année, santé, bonheur. » Mais comment s'attarder? Le déjeuner attendait, deux voitures devant partir pour la grand'messe dans la joie des grelots secoués. Sous son assiette, elle trouva une lettre qu'elle cacha vivement dans son tablier. Qu'avait-elle besoin de voir?

Elle venait de son petit infirme; et Marie la lut à loisir dans sa chambre, un mouchoir sur les yeux, des sanglots dans la gorge. Oui, ils s'aimaient bien.

Après le dîner, vers trois heures, les autres commencèrent d'arriver. Ils arrivaient en carriole, ceux-là, des campagnes et des villages environnants, après avoir franchi quelques milles ou quelques lieues. Ils n'en finissaient plus de se désemmailloter, en entrant, de dérouler des nuages, des châles de laine rugueuse, d'enlever des bas, des casques de fourrure, des gilets, des mitaines; à mesure, ils se sentaient devenir plus légers, plus libres de leurs mouvements.



**Ils arrivaient en carriole, ceux-là, des campagnes  
et des villages environnants... (Photo : Aimé Despatis).**

À chaque arrivée, les vœux et les embrassades recommençaient. Il y avait Lucienne, mariée, résidant à Bayonne, qui était venue avec son mari et ses enfants; Lucia, de Saint-Cuthbert; Bernadette, de l'île du Pads; Blanche, du Petit Bois d'Autray; puis Amable, Onésime, Oscar. On ne se comptait plus; la vieille maison était pleine à craquer; la cuisine d'hiver débordait dans la salle, la salle dans le salon.

Marie avait aussi allumé un feu dans la cuisine d'été; les enfants s'étaient emparés de la pièce dépouillée de ses meubles et ils y jouaient avec bruit. On descendait des chaises des chambres d'en haut. Puis l'écurie regorgeait de chevaux; il avait même fallu en mener chez Amable et les voitures, faute de place, restaient sous la neige qui avait recommencé à tomber.

Mais Marie ne perdait pas la tête: elle avait l'habitude. Dans les deux poêles, elle entretenait des feux doux : cochon de lait et volailles rôtaient lentement dans les fourneaux. L'allonge s'ajoutait à la table, les nappes s'étendaient.

Et maintenant le temps était venu de mettre les pommes de terre au feu.

- Eustache ne viendra pas, je suppose, dit Marie à voix basse à son mari.

Son cœur était tout à l'enfant absent.

- Mais je ne sais pas, le train vient de passer.

- Tu aurais dû envoyer une voiture à la gare.

- Oui, nous aurions dû. Mais il y a toujours des cochers.

Et elle jetait les yeux sur la route; et puis elle ouvrait le fourneau et arrosait la dinde.

Et voici qu'une voix cria :

- Maman, une voiture, c'est Eustache.

Elle vit, par la fenêtre, les patins de la carriole. Elle lâcha tout. Déjà, elle était dehors, nu-tête, sans manteau: et son mari la suivait avec un châle : « Par ce froid, elle va prendre son coup de mort. »

Elle dégagea les voyageurs de la lourde robe de carriole. Sa brue, elle ne la connaissait pas encore: alors elle l'embrassa d'un regard. Une belle femme certes, jeune, grande et forte; et mieux habillée peut-être que les premières du village.

Ils entrèrent. Que de présentations, que de baisers, que de souhaits; les frères, les sœurs de son mari, les beaux-frères, les belles-sœurs, puis les enfants de tous âges. Mais Jeanne prenait bravement les choses et gardait son assurance.



Elle vit, par la fenêtre... (C. Krieghoff).

Marie était retournée à ses occupations près du poêle. Soudain, un silence se fit, et elle leva la tête. La jeune femme, debout, juste au centre d'un large cercle de chaises où s'étaient rassises les grandes personnes, enlevait un dernier gant de peau souple; et les doigts apparurent, puis les ongles recouverts d'émail rouge.

Puis, posément, d'une boîte d'or, elle tira un crayon de rouge; devant le miroir étroit et long penché au-dessus de l'évier, elle dessina ses lèvres d'un trait, écrasa un peu de fard sur ses joues, ajouta un peu de poudre.

Tout à coup, elle eut conscience de tous ces yeux furtifs braqués sur elle et de ce demi silence; un peu troublée, elle s'assit à l'écart sur une chaise restée libre, rejeta en arrière sa tête aux courts cheveux bouclés. Et pour se donner une contenance, elle dit à son mari :

- Donne-moi une cigarette, veux-tu ?

Un briquet flamba devant ses yeux, et elle tint sa cigarette entre ses doigts aux ongles éclatants.

La conversation reprit en sourdine, avec effort, mais les enfants passaient, s'arrêtaient et regardaient: « Maman, elle fume une cigarette. » Ils repartaient en folles courses, disparaissaient dans la cuisine d'été, et d'autres revenaient.

Marie s'approcha en hâte d'Angéline qui pilait les pommes de terre dans un grand plat.

- Lave-toi les mains, et va lui parler; non, non, tout de suite dépêche-toi.

Angéline avait seize ans. Sa robe de couvent, noire avec ses poignets et un col blanc, rehaussait sa fraîcheur. Elle s'assit à côté de la jeune femme un peu malheureuse.

Au bout d'un quart d'heure, la petite était conquise.

- Maman, elle est fine, vous savez; maman, je vous assure qu'elle est fine. Regardez le beau collier qu'elle m'a apporté.

Mais la maman avait-elle du temps pour ces choses? Il y avait le cochon de lait et la dinde à installer dans les plats; la sauce à vider dans les saucières, les tourtières chaudes à déposer dans les assiettes, les ragoûts dans les grands bols... et tout, et tout...

C'était l'heure de se mettre à table. La jeune femme se leva; et toutes les autres femmes virent combien elles étaient lourdes, pauvrement habillées, sans élégance; et les hommes sentirent que leur barbe était mal rasée, que leurs habits du dimanche les rendaient gourds, que leur chevelure s'emmêlait en broussaille.

Sur ses talons très hauts, Jeanne s'approcha de Marie :

- Je vous ai apporté une pendule; rien de bien cher, vous comprenez...

Et Marie ne savait que devenir, partagée entre tant de sentiments. Austère et rigide, elle regardait ce fard, ce rouge, et se disait à elle-même :

- Où l'a-t-il prise, celle-là, mon Dieu ?

L'instant d'après, les remords la prenaient. La jeune femme n'était-elle pas de la famille maintenant? N'avait-elle pas épousé l'un de ses fils? Alors, à aucun prix, il ne fallait qu'elle se sentît méprisée, abandonnée, ou qu'on lui manquât.

Marie aurait pu pleurer. Mais comment en trouver le temps? Il y avait trop à faire. Deux des garçons, Amable et Eustache, dépeçaient, taillaient, emplissaient les assiettes, offraient de tout. Trente grandes personnes, une vingtaine d'enfants mangeaient assis autour de deux tables les mets de cette cuisine franche, saine, grasse, bien assaisonnée. Et ils mastiquaient posément, solidement, en enfants de la terre, ces fils et ces filles de cultivateurs. Les plats et les assiettes se vidaient: une seconde, une troisième portion succédait à la première, et les choses allaient leur cours accoutumé.

Mais la jeune femme avait terminé son repas, il y avait longtemps. Elle avait grignoté un peu de blanc de poulet, une cuillerée de purée de pomme de terre, un cornichon. Marie lui offrait vainement du ragoût de boulettes, de la tourtière. Jeanne n'aimait pas ces mets mis à l'épreuve de plusieurs générations? Ou bien avait-elle l'habitude de mieux encore?

Marie examina Eustache. Pour la première fois, elle remarqua qu'il était habillé avec élégance. Parfois, il regardait sa jeune femme, et un sourire moqueur se dessinait sur ses lèvres. La présence de Jeanne n'était pas un obstacle à la gaieté d'ailleurs. Elle riait avec les autres, elle racontait des histoires.

Et voilà qu'Angéline, qui s'était levée pour aller chercher de l'eau chaude, revenait à la charge en passant près de Marie :

- Maman, maman, je l'aime...

Tout a une fin. Vers dix heures, les piles d'assiettes, les couteaux, les fourchettes, les chaudrons couvraient la table. Esther, Blanche, Cécile commencèrent de laver toute cette vaisselle. Dans ses allées et venues, Marie aperçut encore la jeune femme qui essuyait un plat; puis, un peu plus tard, son linge sur la table, elle arrangeait les cheveux d'Angéline et elle disait :

- Non, je séparerais mes cheveux sur le côté, moi; cela t'irait beaucoup mieux, tu sais.

Marie haussa les épaules: pouvait-on mettre de telles idées dans la tête d'une enfant?

Mais elle était là et tout, jusqu'à la vieille maison, semblait ressentir l'affront de cette présence: sur les planchers, les catalogues avaient moins d'éclat, les planches du mur semblaient plus rugueuses, les rideaux sans finesse.

Quelques moments de paix suivirent le souper. On jouait aux cartes à trois tables différentes. Les hommes causaient des choses des champs: chevaux, bois à couper dans la forêt, prix des produits.

Si l'un des garçons ou l'une des filles émigrés à la ville faisaient partie d'un groupe, c'étaient des récits merveilleux: tramways, théâtres, magasins où se pressaient des foules, rues encombrées, inventions nouvelles dont on n'acceptait l'idée qu'avec un brin d'incrédulité.

Et Marie profitait de cette détente pour aller de l'un à l'autre de ses enfants. C'était son heure. Le bébé était-il bien guéri de sa rougeole, et le mari aurait-il assez d'argent pour rencontrer le paiement du printemps?

Comment celui-ci s'arrangeait-il avec son nouveau bourgeois? Et ces autres avait-il beaucoup de difficultés à se trouver un nouvel emploi?

Elle interrogeait, interrogeait sans cesse... Puis, la réponse donnée, elle restait longtemps songeuse. Prenait-elle bien le temps de bien placer le renseignement sur une tablette de sa mémoire, afin de le trouver au moment voulu? Ou bien tentait-elle de se représenter ce monde inconnu, jamais visité, où vivaient tant de ses enfants? Et lorsque ceux-ci croyaient son attention partie, elle posait une autre question.

Elle s'informait, s'informait, avec une insatiable curiosité. Puis elle communiquait des nouvelles sur les autres membres de la famille.

Eustache était près d'elle, maintenant. Elle ne pouvait, ni ne voulait l'éviter. Mais que lui dire de sa femme? Eustache, l'un des plus jeunes celui-là, à peine trente-deux ans. Par lettre, après de nombreuses allusions au cours de ses visites antérieures, il avait annoncé qu'il se mariait. Que dire? Il n'était plus à la charge de la famille depuis longtemps. Et ceux qui sont indépendants de moyens n'ont-ils pas le droit de choisir sans intervention? On lui avait envoyé la bénédiction et les cadeaux accoutumés: des couvertures de laine, des oreillers, un lit de plumes dans un solide coutil.

- Eustache, pourquoi ta femme se met-elle tout ce rouge ?

- Il faut le lui demander, maman...

- Tu devrais lui parler.

- Maman, vous savez, Jeanne...

Mais il sourit et ne termina pas sa phrase.

- Pauvre maman, tout va bien, ne me plaignez pas trop...

Sa mère l'examinait. Oui, il était habile, celui-là, il surveillait ses affaires, il ferait son chemin... Il devait occuper un bel emploi: peut-être soixante-dix dollars par semaine... Et peut-être mangeait-il certains produits qu'elle cultivait, mais seulement pour les vendre aux avocats et aux médecins du village: des asperges, des petits pois, des aubergines, du céleri? Mais Eustache ne parlait jamais de son existence; et l'on ne pouvait deviner l'état de sa fortune qu'à ses habits, à ses malles, à ses cadeaux.

- Et fumer la cigarette, poursuivait Marie, cela n'est pas bien.

- Faites-lui un bon sermon, maman.

- Viens plus souvent: cet été, par exemple, viens passer tes vacances avec ta femme.

- Oui, peut-être, mais je ramènerai Angéline pour une longue visite.

- Elle est bien jeune, Angéline...

Non, c'était décidé: Angéline n'irait pas passer un mois avec cette jeune femme aux ongles sanglants.

- Tu ne pourrais pas aider Joseph? Il ne fait pas assez d'argent. Avec tous ses enfants...

- Je verrai, maman, je lui parlerai tout à l'heure...

Et Marie était heureuse: les frères causaient avec les frères ou avec les sœurs; ils formaient des groupes, rappelaient d'anciens souvenirs et riaient de tout cœur; et les cousins et les cousines jouaient ensemble dans la cuisine d'été; et toute la vaste famille était réunie là au complet, une autre fois, dans la chaleur du cœur, sous le toit de la vieille maison, à la lumière douce des lampes allumées partout.

Mais soudain des voix s'élevèrent à l'une des tables :

- Tu aurais dû jouer du cœur...

- Mais non.

Et bientôt se produisit une véritable altercation entre Joseph et le petit Charles. Joseph, qui vivait péniblement à Montréal d'un petit emploi, était brutal et obstiné.

Angéline et la jeune femme descendirent l'escalier. Elles virent passer Marie qui tenait Charles par la taille et qui pleurait.

Mais le monde ne peut pas cesser de tourner pour une querelle. À une heure après minuit, la table se recouvrit de nouveau d'assiettes et de plats. Mais cette fois, il n'y avait que des oranges, des pommes, des gâteaux, des beignes, des tartes, des noix, du raisin sec, des confitures, du sucre à la crème, des biscuits, un petit vin de cassis, du thé, du café.

On s'attabla, on mangea encore selon le rite ancien. Mais Marie restait préoccupée; elle ne riait plus. Les enfants s'endormaient, l'entrain tombait un peu.

La jeune femme avait bien trouvé de petits bols remplis d'une compote aux pommes, recouverte de crème fouettée, et elle mangeait, mangeait. Mais Joseph ne parlait pas à son frère. Cette brouille jetait un froid. Partirait-il sans lui dire au revoir?

Vers trois heures, ceux qui habitaient à de courtes distances s'éloignèrent en voiture. Les enfants se couchèrent. Et dans la maison plus calme, les autres buvaient un peu de bière, fumaient et causaient.

Marie souleva le coin du rideau. La nuit rayonnait de blancheur et de clarté; noire, une voiture fuyait là-bas sur la route; des ombres bleues dormaient sur la campagne; et d'autres demeures, d'autres maisons paternelles étaient éclairées comme la sienne, le long de la rivière: les enfants partis étaient revenus pour le Jour de l'an, et ils veillaient avec les parents dans le bonheur de l'âme.

Il n'y avait qu'elle peut-être à déplorer cette querelle futile.

Soudain, un bras se glissa autour de la taille alourdie par les ans et les maternités. Elle esquissa un mouvement brusque pour se dégager, car elle avait reconnu ce parfum; puis elle se ravisa.

- Mais vous pleurez, un soir semblable, quand vous avez tous vos enfants autour de vous?

- C'est cette chicane.

- Elle dure encore?

- Oui.

- Oh! Comme les hommes sont bêtes, comme les hommes sont bêtes... Attendez.

Elle se rendit dans l'autre pièce. Elle chuchota à l'oreille de Charles, quelques secondes, puis l'entraîna par la main. Ils revinrent, passèrent près de Joseph.

- Et vous Joseph? dit la jeune femme. Je vous connais à peine. Où habitez-vous? À Montréal. Mais nous irons vous voir, Eustache et moi. Asseyez-vous, Charles, à côté de moi. Vous me donnez une cigarette, Joseph?

Elle parlait, elle parlait, et la vanité de Joseph se gonflait comme un ballon que l'on souffle. Bientôt, ils causèrent tous trois ensemble.

- Et toi, mon petit Charles, que fais-tu durant toutes ces longues journées? Tu lis? Mais je t'enverrai des livres, des piles de livres, tu verras...

L'enfant était heureux, et ses yeux timides se levaient sur cette personne si belle.

- Maman, venez, nous avons de la place pour vous.

Marie étouffait tellement de bonheur qu'elle parlait à peine.

Puis Angéline s'approcha à son tour.

- Maman, laissez-moi m'asseoir près de Jeanne.

De nouveau, on sentait les cœurs s'unir dans l'amour, la concorde, la confiance.

Et quand les fenêtres pâlirent, tous ceux qui étaient venus en voiture avaient repris le chemin de leur maison. Quant aux autres, on leur étendait sur les sofas et sur le plancher, près du poêle, des robes de carriole, de vieux matelas et des couvertures de laine. Dans les lits, on couchait trois par trois. Eustache et sa jeune femme auraient la chambre des étrangers.

Marie monta avec Jeanne. Celle-ci s'assit sur le lit; elle enleva ses souliers, roula ses bas de soie.

- Mais enfin, Jeanne, pourquoi vous mettre ce rouge sur les angles ?

La jeune femme riait.

- Belle-maman, vous savez, les hommes sont si bêtes, si bêtes. Il est beau garçon, votre fils; et en ville, il y a des femmes de toutes sortes, des femmes élégantes, des femmes fardées et qui fument la cigarette... Mon, votre fils, il n'en trouvera pas de plus jolies que moi; tout son argent y passera auparavant... Et il aura l'orgueil d'être mon mari... Les hommes sont si bêtes, belle-maman: ce soir, si je n'avais pas eu ces ongles rouges, ce fard, vous savez, Joseph, il était fâché pour deux ans au moins...

Lourde, fatiguée, vêtue d'une grosse robe noire à manches longues et à collet haut, Marie regardait sa belle-fille élégante, fine, émergeant de tissus soyeux, aux couleurs vives, venant d'un monde inconnu où régnaient peut-être d'autres principes de morale, d'autres règles de conduite.

- Bonne Maman, je suis jeune, je voudrais du bonheur... En ville, nous avons plus de difficultés à garder nos maris que vous, à la campagne.

Eustache entra, s'assit à côté de sa jeune femme. Et celle-ci l'embrassait, là, devant elle, la vieille maman, sans honte et sans gêne; puis elle se serrait contre lui et sa main jouait dans ses cheveux. Marie détournait la tête sous l'impulsion d'une pudeur paysanne, mais une chaleur passait en son cœur parce que son fils était tant aimé.

- Je lui avais dit avant de partir qu'elle aurait un vrai succès, maman, avec son émail et son fard... Mais ça lui passera. Alors nous attendrons Évangéline, cet été.

- Mais oui, je l'aime tant, répétait la jeune femme; elle est si belle...

Marie ne refusait plus. Et Jeanne n'était occupée que de son mari.

- Embrasse-moi, chéri, tu ne m'as pas regardée de toute la journée.

Ses yeux débordaient de ferveur.

Marie redescendit l'escalier, lourdement. Elle réfléchissait, elle réfléchissait. Puis elle dit à son mari:

- Je pense qu'Eustache n'a pas mal trouvé; non, je pense qu'Eustache n'a pas mal trouvé; c'est une bonne nature.

- Eustache! Il est comme son père, celui-là; il sait choisir.

L'un après l'autre, en chemin de fer, en voiture, ils étaient tous repartis; jusqu'à l'an prochain, ils s'étaient de nouveau éparpillés dans la vaste province. Et, ce soir, tous ceux qui habitaient encore la maison s'étaient rendus chez Amable pour la veillée. Marie restait seule dans la vieille maison paternelle isolée, enfoncée dans la neige pour garder son cœur plus chaud, battue par les rafales glaciales et par les vagues du froid.

Marie songeait, assise près du poêle; le canard plein de vapeur chantait; la lampe était basse, basse: de plain-pied avec la fenêtre, l'épaisse couche blanche rutilait sous la lune.

Après l'animation des fêtes, cette paix et ce silence émouvaient par leur étrangeté.

Mystère des choses. Hier encore, lui semblait-il, elle était une jeune fille gaie et pleine de malice; aujourd'hui mère de tous ces enfants, de tous ces petits-enfants, elle s'étonnait de l'aventure. Ceux qui s'étaient établis sur des fermes, dans les alentours, elle les connaissait bien, ils parlaient des mêmes choses qu'elle.

Mais les autres? Ils revenaient avec des figures qu'elle reconnaissait à peine, des idées étranges, des goûts nouveaux; ils ne riaient plus des mêmes plaisanteries. S'ils ouvraient la bouche, ils racontaient des histoires surprenantes: on aurait pu les écouter toute la nuit raconter ce monde lointain où ils vivaient, où ils se mouvaient à l'aise.

La vieille maison, le vieux nid. Si elle n'avait pas été là, toujours ouverte, pour les accueillir et les réunir, où les enfants se seraient-ils rencontrés, connus et aimés? Les plus vieux étaient mariés, ils avaient quitté la ferme lorsque les plus jeunes étaient nés. De l'agriculture à la grande bourgeoisie, ils s'étaient éparpillés dans les métiers et les professions. Des filles vivaient à la campagne, d'autres à la ville. Hyacinthe deviendrait médecin; quant à Angéline, avec sa beauté, quel destin serait trop beau pour elle? Ces éléments disparates, il n'y avait que la vieille maison pour les lier en un faisceau !

Puis en temps de malheur, de quel côté tournaient-ils tous encore la tête? Elle était discrète, Marie; mais si elle avait voulu parler! Joseph ne joignait jamais les deux bouts: il avait huit enfants. Souvent, il lançait des appels de détresse. Elle devait accumuler de gros paquets de linge, ou bien clouer des boîtes où elle avait entassé des victuailles de toutes sortes. L'une des filles venait souvent pleurer; l'ivrognerie et les folles dépenses de son mari lui causaient bien des tracas. Puis, sur ces douze ou treize ménages, il y en avait toujours un qui passait par une crise: c'était une maladie grave de l'homme ou de la femme, des épidémies de maladies infantiles, c'était une perte d'emploi ou bien une perte d'argent.

Et tous, garçons ou filles, tôt ou tard, ils écrivaient à la maison des lettres désespérées:

- Maman, priez pour nous, nous ne savons plus que devenir.

Ils se tournaient tous vers elle pour l'implorer, ses pauvres, ses chers enfants. Elle pleurait; toutes leurs peines, toutes leurs misères étaient siennes, et elles formaient un faix si intolérable, si lourd, que son cœur succombait. La nuit, de longues insomnies la tenaient éveillée; quelquefois, elle sanglotait d'impuissance. Prier? Pouvait-elle maintenant autre chose pour ses enfants aux prises avec des monstres qui lui paraissaient si terribles et qui pourtant, avaient un nom bien simple: la vie.

La lampe était basse. Marie regardait le petit Charles qui songeait, lui aussi, les yeux lointains, dans un fauteuil. Bientôt, elle ne serait plus là, son mari ne serait plus là, Élise ne serait plus là. La famille de chacun de ses enfants prendrait racine sur le coin de sol où elle se trouverait. Les nombreuses branches ne se connaîtraient plus. Dans de vieux albums, parfois, les enfants regarderaient d'antiques portraits; et la mère seule, ou le père, pourrait mettre un nom sur les figures et raconter les existences. Peut-être inscrirait-on un nom pour ne pas oublier? Ainsi le veut la vie qui détruit l'œuvre des mères.

La lampe était basse, basse à mourir; avec sa chaleur, sa pâle lumière douce, avec ses ombres, sa paix inaccoutumée, la vieille maison, au toit lourd de neige, penchait, s'affaissait, presque ensevelie au milieu de la campagne plate, au bord de la rivière.



... la vieille maison, au toit lourd de neige, penchait, s'affaissait, presque ensevelie au milieu de la campagne plate, au bord de la rivière.

« L'arrivée pour la messe », tapis croché par Ida Harvey.  
Collection Yolande Pelletier et Réjean Olivier, Joliette (1968).



*Léo-Paul Desrosiers, conservateur de la bibliothèque Municipale, en compagnie de M. Camillien Houde, alors maire de Montréal, et de M. J.-O. Asselin, alors président du Comité Exécutif, en 1947.*

**Léo-Paul Desrosiers conservateur de la bibliothèque de Montréal en compagnie du maire Camillien Houde et J.-O. Asselin.**



*Ouverture de la Bibliothèque des enfants, en 1941,  
l'une des belles initiatives de Léo-Paul Desrosiers,  
Conservateur.*

**Léo-Paul Desrosiers inaugurant la section pour enfants  
à la Bibliothèque municipale de Montréal.**



*Léo-Paul Desrosiers en Auvergne,  
en compagnie d'un ami très cher,  
Henri Pourrat et d'un jeune abbé français.*

**Léo-Paul Desrosiers en compagnie de l'écrivain français  
Henri Pourrat et d'une personne non identifiée  
en Auvergne (France).**



*Léo-Paul Desrosiers au Palais Royal (Paris), entouré d'amis canadiens, Rina Lasnier, le R.P. Gustave Lamarche, C.S.V. et de sa femme, Michelle Le Normand, en 1956.*

**Léo-Paul Desrosiers et son épouse Michelle Le Normand en compagnie de Rina Lasnier et Gustave Lamarche à Paris.**

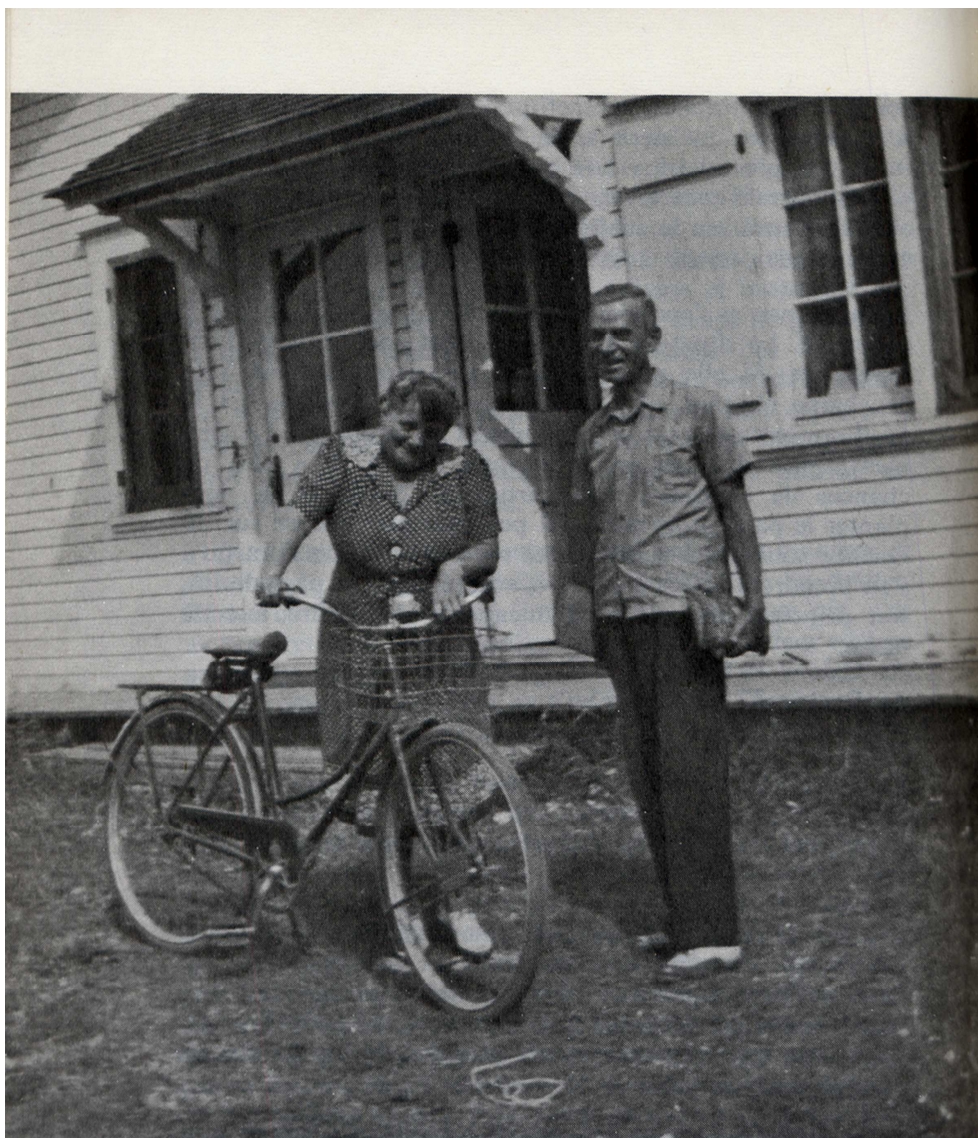


**Au lancement du premier tome de Vous qui passez en 1958,  
avec le chanoine Lionel Groulx et Michelle Le Normand  
(Studio Allard, Montréal).**



*Au lancement du troisième tome de  
Vous qui passez, Rafales sur les cimes, en 1960,  
avec sa femme Michelle Le Normand  
et le R.P. Paul-Aimé Martin, C.S.C.  
directeur des Éditions Fides.*

**En compagnie du Père Paul-Émile Martin et de son épouse  
lors du lancement de Vous qui passez  
et Rafales sur les cimes en 1960.**



*À la « Maison d'oiseaux », sur le bord de la mer,  
à Chandler, en 1940, l'écrivain et sa femme,  
Michelle Le Normand.*

**Les Desrosiers ont passé plusieurs vacances d'été en Gaspésie.**



Max Boucher, L'Estudiant,  
novembre/décembre 1948.

## Un charivari<sup>6</sup>

« En juillet 1920, Léo-Paul Desrosiers donne au Nationaliste « Un charivari », récit qu'il inclut dans son premier ouvrage, recueil intitulé Âmes et paysages publié en 1922 au Devoir et pour lequel il obtient un Prix d'action intellectuelle de l'Association catholique de la jeunesse canadienne-française la même année. En 1920, Desrosiers a 24 ans et vient de terminer une licence en droit à l'Université Laval de Montréal où il a été marqué par la personnalité de l'abbé Lionel Groulx. Il devient correspondant parlementaire du Devoir à Ottawa où il se marie en 1922 avec Michelle Le Normand, l'auteure d'Autour de la maison.

« Un charivari » se place un peu en marge de la nouvelle tradition du récit bref rustique tel que développé par Roy, Rivard, Groulx et Marie-Victorin. C'est une nouvelle plutôt qu'un souvenir. De plus, s'il évoque bien une coutume populaire ancienne, le récit n'a rien de nostalgique, ni même de très rustique à proprement parler. Il confronte un personnage venu de la ville à une tradition ancestrale d'origine campagnarde, mais dans cet entre-deux qu'est un village, comme dans le cas du « Printemps » de Michelle Le Normand. L'action a lieu dans le Berthier natal de l'auteur ; pourtant le narrateur ne joue pas du sentiment de l'identification émue, au contraire. Ironique, moquant aussi bien le médecin frais émoulu de la ville, la veuve joyeuse, le curé impatient ou les villageois méfiants, il les réconcilie tous sans perdre le ton d'un pince-sans-rire. On peut penser que l'esprit d'Alphonse Daudet plane.

---

<sup>6</sup> Desrosiers, Léo-Paul, 1896-1967, Âmes et paysages. Montréal, Éditions du Devoir, 1922. - Pp. : (25)-36.

Mais surtout, ici rien ne dit que la tradition se perd, la toute fin lui donne même un pouvoir sur l'avenir.»<sup>7</sup> Le docteur Xavier-Narcisse Gervaise étant mort, la ville de Berthier vit arriver en calèche, par un joli matin de mai, M. Daniel-Emmanuel Bonald, son successeur. Le nouveau médecin était jeune, sa bourse était légère et son âme pleine d'espérances. Après avoir attendu avec assiduité la fortune dans son lit, comme le recommande La Fontaine, il avait décidé de s'avancer au devant d'elle pour lui épargner la moitié du chemin. Il s'était alors rappelé avec beaucoup d'à-propos que son humble patelin natal contenait de vieilles résidences de rentiers et s'entourait de prairies florissantes qu'il ferait bon d'exploiter.

M. Daniel-Emmanuel Bonald se mit en campagne le lendemain de son arrivée, suivant un plan conçu d'avance par lui-même pour donner une haute opinion de sa personne. D'abord, il se fit suivre de deux bassets à poil noir et porta la canne. Puis il ne craignit pas de s'adoniser, étant joli et bien fait de son corps. Un habit gris à collet et à revers de velours noir moulait bien sa taille élégante. Son couvre-chef n'avait pas eu l'audace de s'élever jusqu'au haut de forme mais y tendait néanmoins d'assez près pour être respectable. Des favoris encadraient une face régulière et pâle que de beaux yeux bruns éclairaient d'une douce lumière. Avec ça, fleurant la rose ou le muguet, et relevant, d'un coup de pouce, selon la verticale, les pointes d'une belliqueuse moustache.

Toute la population de Berthier fut interloquée d'un spectacle aussi rare. Peu disposée à faire crédit sur la mine, elle se tenait sur la défensive. Les vieux joueurs de dames s'expliquaient mal d'ailleurs les allées et venues du nouveau médecin, ses sorties multipliées et précipitées, comme si la ville eût été subitement atteinte d'une épidémie. Ils savaient pertinemment qu'il n'y avait pas, pour lors, plus de cinq ou six malades dans la paroisse.

---

<sup>7</sup> L'Heure des vaches et autres récits du terroir. Choix de textes et présentation : Denis Saint-Jacques et Marie-José des Rivières. Québec, Éditions Nota bene, 2011. Pp. : 47-48.

Les habitants, de leur côté, habitués au tutoiement du défunt Gervaise, du curé et du notaire, étaient complètement désorientés par les «vous» polis et l'air distant du docteur Daniel-Emmanuel Bonald. Ce frais émoulu d'université ne s'informait point des récoltes, des enfants et de la femme, il ne commentait pas les dernières nouvelles qui agitaient ce milieu si spécial.

Quant à la gent féminine de Berthier - délicieuses bachelettes en crinoline -, elle n'avait pas su résister à l'appât de tant de charmes physiques unis dans la même personne. La belle prestance de notre héros lui avait recruté plus d'une soupirante admiratrice. Et, cela va sans dire, lorsqu'il déambulait par les rues paisibles, beaucoup de regards charmants l'épiaient derrière les rideaux de dentelle et rayonnaient à lui voir exécuter de si nobles écarts de poitrine.

Or, vivait à cette époque, à Berthier, dame Xavier-Narcisse Gervaise, veuve de feu le docteur Xavier-Narcisse Gervaise. C'était une maîtresse femme, des plus accortes, fraîche et dodue à souhait, portant son deuil et ses trente-cinq ans comme une parure. Elle aimait à rire et suait la bonne humeur et la santé par tous les pores de sa peau. On la disait propriétaire d'un patrimoine considérable et elle occupait l'endroit stratégique de la ville. Un vrai chef-d'œuvre, cette maison enfoncée sous les arbres dans une manière de petit parc! Les murs étaient peints en bleu-pâle, les portes et les persiennes en rouge-pâle, la corniche et le toit en vert-pâle. Les habitants la contemplaient avec respect, chaque dimanche.

Il advint donc qu'on s'aperçut, un jour, que M. Daniel-Emmanuel Bonald ne regardait pas sans plaisir madame veuve Xavier-Narcisse Gervaise.

En y pensant deux fois, on en vint à la conclusion que la dame était bien le fait du médecin. Peu riche, celui-ci ne pouvait que se trouver dans d'excellentes dispositions pour aimer une femme fortunée. Et depuis ce jour, on se mit en frais de surveiller attentivement les péripéties de cette cour.

Aussi, après la grand'messe, lorsque le docteur, alerte et guilleret, abordait, plein de civilités et de courbettes, Mme veuve Gervaise, lorsque cette délicieuse ingénue, rougissante, souriante, un peu gênée, acceptait cette compagnie, il fallait voir la figure de nos gens! Ce n'est pas à eux qu'on pouvait en faire accroire! La malice pétillait dans leurs yeux narquois et la fumée de leur pipe s'enroulait en volutes polissonnes. Le gros bourdon s'ébaudissait avec fracas dans le clocher et les petits moineaux pétulants, juchés dans les grands ormes, raillaient à visage découvert.

Les amours suivirent leur cours légal et coutumier et, un dimanche de septembre, ce fut la publication des bans. Du haut de sa chaire roulante, le curé vit un tel amusement dans les regards braqués sur lui qu'il en pensa perdre sa gravité.

Sitôt que la messe fut terminée, habitants et rentiers se réunirent en conciliabule sur le perron de l'église. Dans leur sagesse, ils décidèrent à l'unanimité de courir un charivari aux nouveaux époux. La veuve était bien recevante, et verrait cet événement sans déplaisir. D'un autre côté, les projets matrimoniaux du docteur indiquaient son intention de ne pas quitter la place et il devenait urgent de lui faire prendre l'air de la paroisse. Le charivari, d'ailleurs, n'est-ce pas le sou du franc du public sur les joies nuptiales renouvelées, un impôt établi par nos pères sur les personnes que le petit dieu amour ramène une seconde fois dans ses filets roses?



**Sitôt que la messe fut terminée, habitants et rentiers se réunirent en conciliabule sur le perron de l'église. (K. Morris)**

À l'instar de certains artistes anglo-protestants, Kathleen Moir Morris s'est intéressée aux pratiques religieuses des Canadiens-français catholiques. Ici, elle a représenté ces derniers à la sortie de la grand-messe, un dimanche matin d'hiver, à la fin des années 1920, dans une paroisse rurale près de Montréal. Devant une imposante église de pierre qui ferme la composition, les paroissiens défilent jusqu'à leurs carrioles (voitures à chevaux), les braves bêtes ayant attendu la fin de la cérémonie dehors, sous leur couverture.

Le mariage fut célébré le mardi matin. Et tout l'après-midi, un observateur attentif aurait pu remarquer des allées et venues mystérieuses des maisons aux hangars, des caves aux greniers. Puis, vers huit heures, toute la population mâle de Berthier se rassembla autour de la maison de feu Xavier-Narcisse Gervaise où s'étaient gîtés les nouveaux époux.

Elle s'était armée de vieilles casseroles, de chaudières trouées et de chaudrons hors d'usage; elle ouvrit aussitôt le bal en battant de cacophoniques mesures avec des bâtons.

Ce fut un beau vacarme entrecoupé d'invectives homériques. Les clameurs poussées en commun succédaient aux appels gutturaux. Une bande de bambins dépenaillés, à cheval sur une clôture, huchaient d'un ton aigu et traînant, sans cesser:

- Ohé, Ohé, Ohé, le marié !

D'autres donnaient jour à leurs tendances musicales en imitant, avec une ressemblance frappante, les cris de nombreux quadrupèdes et bipèdes, le chant du coq, le miaulement lent et strident du chat, le hennissement du cheval. Et pour éclairer cette scène, des jeunes gens avaient enduit de pétrole des quenouilles cueillies dans les marais et les agitaient au vent, au-dessus des têtes.

Vers onze heures, lorsqu'il devint évident que Daniel-Emmanuel Bonald serait sourd aux sommations de la multitude, ce fut une excitation complète, un délire, une folie. Le charivari tripla d'intensité. Ce n'est pas peu dire. Et jusqu'à trois heures du matin, ce fut un chahut à réveiller les morts. On s'égayait bellement.

Le lendemain, prévoyant que le siège serait difficile et long, les assiégeants élirent un général et un maître des cérémonies. L'effectif des troupes s'augmenta aussi considérablement et l'on suivit un programme élaboré avec soin, de sorte que les assiégés n'eurent aucun répit. À un solo exécuté sur les chaudières bossuées succédait une clameur puissante puis, les plus gaillards entonnaient la complainte de Toronto ou celle du Juif errant.

Un virtuose inconnu des autres et de lui-même se découvrit du talent pour l'ophicléide, tandis que la trompette et le basson improvisaient des airs propres à maintenir l'ardeur des combattants. Le tambour ne chôma point et tapait à tour de bras sur la peau d'âne.

Ce siège de bruits fut courtois et les belligérants s'abstinrent de tout acte déloyal. Aussi l'armée menaçait-elle de s'éterniser dans l'assaut lorsqu'un médiateur imprévu intervint. Monsieur le Curé de Berthier était un digne et saint prêtre. Les paroissiens ne se lassaient pas d'admirer sa carrure athlétique, son verbe haut, son interpellation familière et ses gestes brusques. Ouailles et pasteur s'aimaient réciproquement, se comprenaient, et gravissaient au pas de charge les sentiers escarpés du ciel. Mais le bon Dieu, pour des raisons de lui seul connues, ne voulant pas que la perfection absolue se rencontre sur la terre, avait laissé à l'excellent ecclésiastique un défaut, un petit défaut mignon, un défaut de patience.

Fils de paysan lui-même, il n'avait pas appris sans un peu de délectation intérieure qu'on courait un charivari à son nouveau paroissien. Cette idée lui avait paru opportune et sensée. Aussi, le premier soir, il s'était amusé considérablement. Mais le presbytère était proche, bien proche de la maison de feu Xavier-Narcisse Gervaise et, le deuxième soir, monsieur le Curé s'avisa que l'idée était beaucoup moins plaisante qu'il ne l'avait d'abord pensé. Ce qui est sûr, c'est que le troisième et le quatrième soir, le vicaire entendit, à travers la cloison, des grognements et des soupirs significatifs.

Et le samedi matin, monsieur le Curé s'amena chez les nouveaux mariés. Madame Bonald était là, toujours heureuse et amoureuse. Cette grosse réjouie n'aurait pas donné son charivari pour tout l'or du monde tant il lui plaisait d'occuper l'attention publique. Mais Daniel-Emmanuel avait chaud quelquefois, le pauvre hère, et trouvait le temps plus long qu'il n'était en réalité.

- Ah ça, Bonald! Il faut que ce charivari-là cesse!

- Nul n'en serait plus charmé que moi, monsieur le curé !

Il y avait dans cette voix un accent de sincérité qui ne trompait pas.

- Alors, pourquoi ne pas les recevoir dans ta maison?

- Monsieur le curé, j'aime beaucoup la ville et les habitants de Berthier, mais je ne peux pourtant pas abreuver toute une population. D'ailleurs, je ne dois rien à personne et je ne me mêle des affaires de personne.



**Monsieur le curé, j'aime beaucoup la ville  
et les habitants de Berthier... (K. Morris)**

- Ta ! Ta ! Ta ! Ce n'est pas du tout ça dont il s'agit, Bonald. Si tu avais ouvert ta porte le premier soir, la danse serait terminée maintenant et à peu de frais. Maintenant, il vient des gens de partout et nous ne pouvons compter sur la pluie pour les disperser. Le mieux, vois-tu, c'est de les recevoir gentiment et je t'assure que tu t'en trouveras bien. Plus tu retarderas et plus tu paieras. Au revoir, Bonald.

Malgré ces excellents conseils, Bonald demeura perplexe. Personnellement, il n'avait aucune objection à trinquer avec ses compatriotes de mœurs si pittoresques.

C'était un bon vivant, pas trop porté vers l'avarice, et qui consentait plutôt facilement à se mettre en belle humeur. Mais, voilà, sa bourse était à sec, et il hésitait à mettre à contribution tout de suite celle de Madame veuve Xavier-Narcisse Gervaise, sa nouvelle femme. Ayant quelque teinture des lettres, il se prenait à méditer dans son désarroi la pensée de La Bruyère : « Épouser une veuve en bon français, signifie faire sa fortune; il n'opère pas toujours ce qu'il signifie. » Il y avait de quoi se mettre martel en tête.

Parce que les relations conjugales sont chose délicate, Mme Bonald n'avait pas voulu s'immiscer dans cette affaire. Elle s'amusait tant aussi! Mais tout à coup, pendant la conversation avec le curé, voici qu'elle avait compris la situation, la fine mouche! Nous ne dirons rien du colloque qui s'ensuivit entre les deux époux, des effusions, marques de reconnaissance, etc., parce que nous n'étions pas présent et que la tradition ne les rapporte pas.

Mais il est établi irrévocablement que vers les trois heures de l'après-midi, un charretier déposa à l'entrée de la cuisine trois barriques de cette bonne bière de Sorel dont nos pères ne parlaient qu'avec attendrissement et un petit tonneau de Jamaïque fraîchement arrivé des Iles.

Et le soir, vers 10 heures, alors que le charivari battait son plein, les assiégeants virent avec surprise la porte s'ouvrir, et le médecin s'avancer sur le perron: « Messieurs, si vous voulez vous donner la peine d'entrer. » Une acclamation couvrit sa voix: « Vive le docteur Bonald ! »

Tous deux étaient là, dans le vestibule, pour recevoir les convives, la mariée bien avenante, le marié ragaillardé par quelques accolades à une dame-jeanne d'allure respectable, débraillé pour la première fois et prodiguant les « tu » avec son plus aimable sourire. Et tous, habitants et rentiers, jeunes et vieux, rendirent honneur à leur réputation et à la politesse qu'on leur faisait.

Puis, un des plus délurés cria: « Une chanson, la mariée. » Le violoniste se fit une tribune des marches de l'escalier et la pétillante Madame Bonald se plaça près de lui. Elle était tout je ne sais comment, sous le feu des regards braqués sur elle, faisait la charmante et chanta, avec des mines accommodées au sujet, *À la claire fontaine*. Afin de l'honorer ensuite, l'assistance tournée vers elle entonna *Vive la Canadienne*.

Pendant ce temps, Daniel-Emmanuel avait bien rabattu de ses airs de petit-maître. Il se promenait d'un groupe à l'autre, jovial, communicatif, retrouvant partout des amis. Et lorsqu'un des assistants lui demanda de remercier la foule, il n'avait plus de bourre dans ses gestes et il s'acquitta de sa tâche d'une manière remarquable. Sa péroraison surtout fut goûtée et excita du délire: « Messieurs les électeurs du comté de Berthier, vous vous êtes souvenus de moi lorsque j'étais dans le bonheur et je vous remercie. J'espère que vous vous souviendrez de moi dans vos malheurs, vos maladies, et soyez certains que je serai aussi heureux de partager vos peines que vous l'avez été de partager ma joie. Et conservez alors cette ténacité dont vous avez donné une preuve si éclatante. » Il obtint ainsi une ovation et le départ de ses invités.

C'est ainsi que débuta à Berthier, dans la pratique de sa profession, le docteur Daniel-Emmanuel Bonald qui se fit en peu de jours la clientèle la plus nombreuse qui fut et devint député sans y mettre beaucoup du sien.



Max Boucher, « L'église », L'Estudiant,  
novembre/décembre 1948.



*Photo récente des membres de la Société des Dix. De gauche à droite, assis: Jacques Rousseau, Raymond Douville, Léon Trépanier, Léo-Paul Desrosiers, Antoine Roy; debout: Louis-Philippe Audet, Jean-Charles Bonenfant, deux membres substitués: Luc Lacourcière et l'abbé Armand Yon, Séraphin Marion et Robert-Lionel Séguin. La photo est de Pierre Gaudard et elle a été prise devant la maison de Robert-Lionel Séguin à Rigaud, pour un reportage paru dans Perspectives sous la signature de Jacques de Roussan.*

**Léo-Paul Desrosiers et les membres de la Société des Dix.**



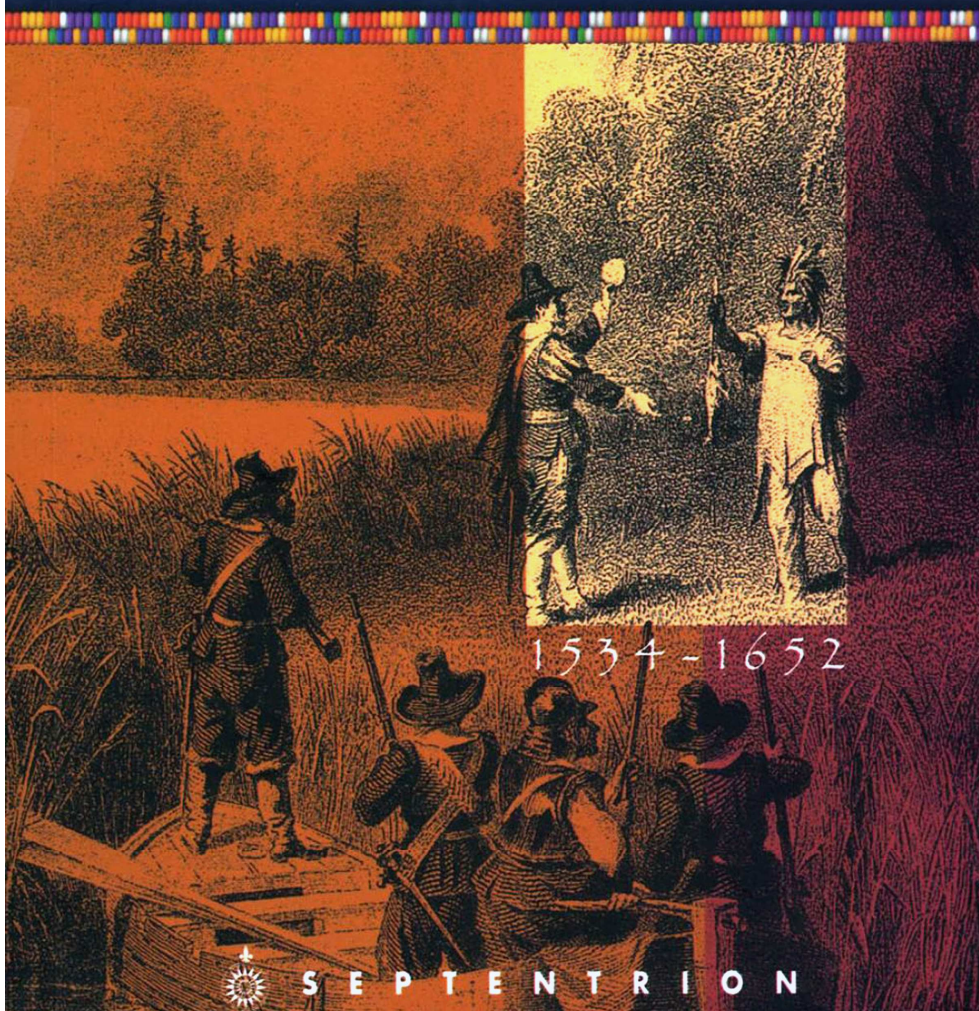
*L'écrivain et sa femme devant leur maison  
à Saint-Sauveur-des-Monts, quelques jours avant  
la disparition soudaine de Michelle Le Normand.  
(Photo Julia Richer).*

**Le couple Tardif-Desrosiers devant leur demeure  
à Saint-Sauveur-des-Monts.**

Léo-Paul Desrosiers

TOME  
1

# IROQUOISIE



Tome I de IV d'Iroquoisie de Léo-Paul Desrosiers,  
par les Éditions du Septentrion (1998).

**Collection de photos de Sylvie, Régine et François Desrosiers, petits-enfants de Michelle Le Normand et de Léo-Paul Desrosiers, retracées à l'occasion de la Fin de semaine Léo-Paul Desrosiers en 2012 à Sainte-Geneviève-de-Berthier.**



**Léo-Paul Desrosiers à Percé.**



**Léo-Paul Desrosiers et Armelle Brisson, épouse de Claude et mère de Régine, Sylvie et François à Percé.**



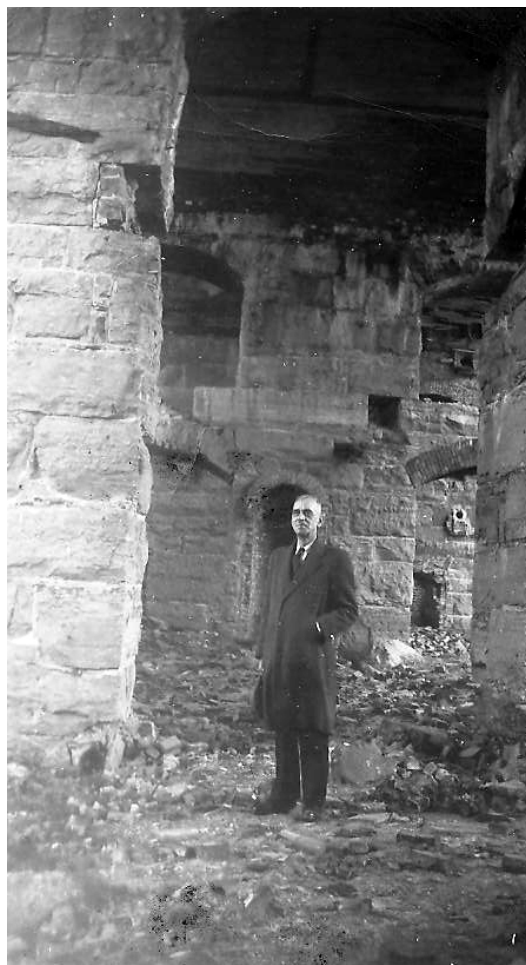
**Léo-Paul et son petit-fils François à Percé.**



**Léo-Paul Desrosiers et ses petits-enfants Sylvie et François.**



Léo-Paul Desrosiers en France.



Léo-Paul Desrosiers en France.



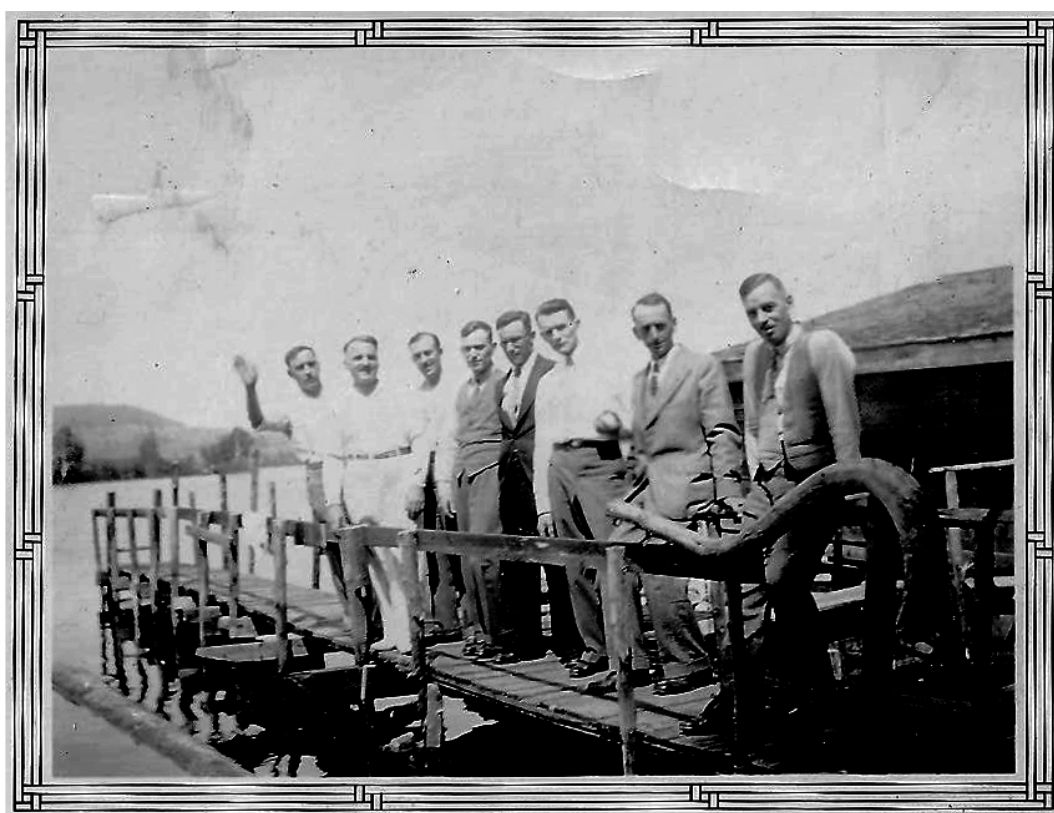
Léo-Paul Desrosiers au Pays des Ancêtres.



Léo-Paul Desrosiers et deux personnes non identifiées.



**Léo-Paul Desrosiers, son épouse Michelle Le Normand  
et 2 personnes non identifiées.**



**Léo-Paul Desrosiers (le premier à droite) et 7 personnes non identifiées.**



Max Boucher, « Rêve de Noël », L'Estudiant,  
novembre/décembre 1948

## BIOBIBLIOGRAPHIE



Léo-Paul Desrosiers

### Notice biographique:

Journaliste, romancier et historien. Berthier-en-Haut (Québec), 11 avril 1896 - Montréal (Québec), 19 avril 1967. Fils de Louis Desrosiers (fils de Vincent) et de Marie Olivier; marié à Michelle Le Normand (née Marie-Antoinette Tardif, L'Assomption, 13 juin 1895 - Saint-Sauveur-des-Monts, 1<sup>er</sup> novembre 1964), le 12 juin 1922; père de Louis, Claude et Michelle. Études au Séminaire de Joliette, baccalauréat ès arts, 1910-1916; Université de Montréal, licence en droit, 1916-1919. Durant ses études, il collabore à L'Étoile du Nord de Joliette (1914-1916) et à L'Action française de Montréal (1916-1919). Il est ensuite reporter au journal Le Canada, puis journaliste au Devoir où il signe près de 1900 articles jusqu'en 1927, tantôt comme chroniqueur parlementaire à Ottawa, tantôt comme historien et critique littéraire. En 1928, il quitte le journalisme et devient rédacteur des procès-verbaux de la Chambre des communes, puis traducteur du journal des Débats. En 1941, il quitte Ottawa et occupe le poste de conservateur de la Bibliothèque municipale de Montréal, en même temps qu'il assume la direction de l'École de bibliothécaires. Collaborateur à Notre Temps de 1945 à 1962, il siège aussi au comité de direction de l'Institut d'histoire de l'Amérique française de 1946 à 1967.

Retraité de la Bibliothèque municipale en 1953, il se consacre ensuite presque entièrement à l'écriture, à Saint-Sauveur-des-Monts dans les Laurentides, où il s'installe en 1949. Veuf en 1964, il se retire à la Pointe-aux-Trembles, puis à l'hôpital Saint-Charles-Borromée, à Montréal, jusqu'à son décès survenu à l'hôpital Notre-Dame. Membre de la Société historique de Montréal, il est l'auteur de plusieurs ouvrages historiques et de fiction, qu'il produit en alternance à partir de 1922.

### **Distinctions honorifiques :**

Prix d'action intellectuelle (Association catholique de la jeunesse canadienne-française, 1922); Médaille de l'Académie française, 1931; prix Athanase-David (Province de Québec, 1938); membre de la Société des dix, 1941; membre de la Société royale du Canada, 1942; membre fondateur de l'Académie canadienne-française, 1944; Médaille de la Société historique de Montréal, 1948; prix Duvernay (Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, 1951); médaille Lorne Pierce (Société royale du Canada, 1963).

## **Publications :**

Nord-Sud (roman), 1931;

Le livre des mystères (contes et récits), 1936;

Les engagés du Grand Portage (roman), 1938;

Commencements (histoire), 1939;

Les opiniâtres, (roman), 1941;

Iroquoisie, vol. I, 1947;

L'ampoule d'or (roman), 1951;

Les dialogues de Marthe et de Marie (biographie), 1957;

Vous qui passez (roman), 1958-1960;

Dans le nid d'aiglons, la colombe : vie de Jeanne Le Ber, la recluse (biographie), 1963;

Paul de Chomedey, sieur de Maisonneuve (histoire), 1967;

Iroquoisie (histoire), 1998-1999 - 4 vol.; nombreux articles parus dans divers journaux et revues, dont L'Action française, Les Cahiers des dix, Le Canada français, Le Devoir et Notre temps.

**Sources :**

Dictionnaire des auteurs de langue française en Amérique du Nord; Réginald Hamel, John Hare, Paul Wyczynski. – p. 410-411 : Léo-Paul Desrosiers;

Julia Richer; Les quinze années de Léo-Paul Desrosiers dans les Pays-d'en-Haut;

Jacques Gouin. – In : Société d'histoire des Pays-d'en-Haut, 3e année, cahier no 9 (févr. 1981), p. 41-4;

Répertoire biobibliographique de la Société des écrivains canadiens, 1954, p. 70; dossiers administratifs du CRLG.

## COLLECTION DE PHOTOS LÉO-PAUL DESROSIERS À LA BIBLIOTHÈQUE LÉO-PAUL-DESROSIERS

### Don de Réjean Olivier

- 1- Léo-Paul Desrosiers. (Photo : André Larose)
- 2- Pont suspendu sur la Bayonne en face de la maison Desrosiers. (Photo : Claude Rondeau)
- 3- Maison natale de Léo-Paul Desrosiers à Berthier-en-Haut. (Photo : Claude Rondeau)
- 4- Les parents de Léo-Paul Desrosiers : Marie Olivier et Louis Desrosiers. (Photo : Desjardins)
- 5- Léo-Paul Desrosiers, son épouse Michelle Le Normand et leurs deux fils, Louis et Claude en 1930.
- 6- Michelle Le Normand, épouse de Léo-Paul Desrosiers. (Photo : André Larose)
- 7- Léo-Paul Desrosiers et son fils Louis partant pour une randonnée à bicyclette à Ottawa.
- 8- Au lancement du premier tome de « Vous qui passez », en 1958, avec le chanoine Lionel Groulx et Michelle Le Normand. (Studio Serge, Montréal)
- 9- Léo-Paul Desrosiers, Michelle Le Normand, le Père Gustave Lamarche c.s.v. et Rina Lasnier.
- 10- Léo-Paul Desrosiers, Michelle Le Normand et le Père Paul-Émile Martin c.s.c, directeur des Éditions Fides.

11- Couverture de « Iroquoisie » (tome I de IV) par Léo-Paul Desrosiers, Éditions Septentrion, 1998.

12- Léo-Paul Desrosiers à sa table de travail, à Chandler en Gaspésie, un peu avant la publication de son livre Les Engagés du grand portage (1938).

13- Léo-Paul Desrosiers élève au Séminaire de Joliette.

14- Les Desrosiers ont passé plusieurs vacances d'été en Gaspésie.

15- Léo-Paul Desrosiers et son fils Claude, sur la grève à Cacouna.

16- Léo-Paul Desrosiers conservateur de la bibliothèque de Montréal en compagnie du maire Camillien Houde et J.-O. Asselin.

17- Léo-Paul Desrosiers inaugurant la section pour enfants à la Bibliothèque municipale de Montréal.

18- Léo-Paul Desrosiers en compagnie de l'écrivain français Henri Pourrat et d'une personne non identifiée en Auvergne (France).

19- Léo-Paul Desrosiers et les membres de la Société des Dix.

20- Léo-Paul Desrosiers (1896-1964) dans la fleur de l'âge.

21- D'ordinaire, elle ne dirigeait plus la maison que de loin...  
(Photo : Réjean Olivier)

Les photos, sauf la dernière, sont extraites du livre Léo-Paul Desrosiers par Julia Richer (Montréal, Fides, 1966).

**ŒUVRES DE LÉO-PAUL DESROSIERS  
À LA BIBLIOTHÈQUE LÉO-PAUL-DESROSIERS**

**Don de Réjean Olivier**

**Desrosiers, Léo-Paul.** Âmes et paysages. Montréal : Éditions du Devoir, 1922.

183 p. ; 20 cm.

Contenu : Fécite. -- Un charivari. -- La petite oie blanche. -- Prosper et Graziella. -- Au bord du lac bleu. -- Marguerite. -- Le rêveur. -- Une intrigue de palais. -- Un cénacle.

**Desrosiers, Léo-Paul.** Les Dialogues de Marthe et de Marie.

Montréal : Fides, 1957.

204 p. Portr. front.

**Desrosiers, Léo-Paul.** Iroquoisie: [1534-1701]. Sillery : Septentrion, 1998.

4 v. : ill., cartes.

T. 1. 1534-1651 -- t. 2. 1652-1665 -- t. 3. 1666-1687 -- t. 4. 1688-1701.

Autre titre : 1534-1701.

**Desrosiers, Léo-Paul.** Le Livre des mystères. Montréal : Éditions du Devoir, 1936.

175 p. ; 20 cm. - Contenu : Marie. -- A vingt ans. -- Incompatibilité. -- Artiste. -- Une visite. -- Anne. -- L'une d'elles.

Exemplaire relié ayant appartenu à la Commission scolaire des Laurentides. Probablement un don de Léo-Paul Desrosiers.

**Desrosiers, Léo-Paul.** Négociations de paix, 1693-1696. Montréal : Éditions des Dix, 1956.

Titre de la couverture. « Extrait du Cahier des Dix, No 21, 1956 ».

Pp. 56-87 ; 23 cm.

**Desrosiers, Léo-Paul.** Nord-sud: roman canadien. Montréal : Éditions du Devoir, 1931.  
199 p. - Relié.

**Desrosiers, Léo-Paul.** Les Opiniâtres : roman. [S.l.] : Brentano's, 1943.

Date de la couverture : 1943.

222 p. ; 20 cm.

Exemplaire relié ayant appartenu à la Commission scolaire des Laurentides. Probablement un don de Léo-Paul Desrosiers.

**Desrosiers, Léo-Paul.** Sources. Éditeur : Montréal [Imprimerie populaire, limitée] [New York] Brentano's, 1942.  
227 p. 20 cm.

## ÉTUDES SUR LÉO-PAUL DESROSIERS

**Beaudoin, Réjean.** Léo-Paul Desrosiers, romancier historique. 1970.  
118 f. Bibliothèque nationale du Canada, Thèses sur microfilm,  
7477.

**Gélinas, Michelle.** Léo-Paul Desrosiers ou Le récit ambigu.  
Montréal : Presses de l'Université de Montréal, 1973.  
148 p. 19 cm. Collection Lignes québécoises sérielles. Étude des  
livres de Desrosiers.

**Pelletier, Claude.** Léo-Paul Desrosiers: dossier de presse, 1931-  
1981. Sherbrooke [Québec] : Bibliothèque du Séminaire de  
Sherbrooke, 1986.  
[97] p. : ill., portr. ; 28 cm.  
[Dépouillement et compilation par Claude Pelletier].

**Richer, Julia.** Léo-Paul Desrosiers. Montréal : Fides, 1966.  
190 p. : ill. ; 18 cm. Collection Écrivains canadiens  
d'aujourd'hui, 4.  
Relié.

**ŒUVRES DE MICHELLE LE NORMAND**  
**(Pseudonyme de Marie Antoinette Tardif)**  
**ÉPOUSE DE LÉO-PAUL DESROSIERS**

**Le Normand, Michelle.** Autour de la maison. Montréal : Éditions du Devoir, 1918.  
166 p. ; 20 cm.

**Le Normand, Michelle.** Enthousiasme: nouvelles. Montréal: Éditions du Devoir, 1947.  
222 p. - Relié.

**Le Normand, Michelle.** La Plus belle chose du monde. Montréal : [Fides], 1952.  
197 p. ; 20 cm. Collection Rêve et vie.

## ÉTUDES SUR MICHELLE LE NORMAND

**Lozeau, Albert** et Michel Lemaire. Lettres à Marie-Antoinette.  
[Québec] : Éditions Nota bene, 2006.  
270 p. : portr. ; 21 cm.  
Éditées par Michel Lemaire.

**Pourrat, Henri**, Michelle Le Normand, Léo Paul Desrosiers et  
Michel Lacroix. Des « amitiés paysannes » à la NRF : Henri Pourrat,  
Michelle Le Normand et Léo-Paul Desrosiers : correspondance 1933-  
1959. [Québec] : Éditions Nota bene, 2010.  
383 p. ; 21 cm.

**Savoie, Chantal**. Histoire littéraire des femmes: cas et enjeux.  
Québec : Nota bene, 2010.  
338 p. Collection Séminaires (Québec, Québec), no 19. Sous la  
direction de Chantal Savoie.

## ARCHIVES LE NORMAND-DESROSIERS

**Bibliothèque nationale du Québec**, Michel Biron et France Ouellet. Répertoire numérique du fonds Le Normand-Desrosiers. Montréal : Bibliothèque nationale du Québec, 2000.

Comprend des index.

158 p. ; 28 cm.

Par France Ouellet ; sous la supervision de Michel Biron.

## Table des matières

Léo-Paul Desrosiers, un humaniste par Réal Chevrette, page 7

« Fécite » par Léo-Paul Desrosiers, page 17

« Marie » par Léo-Paul Desrosiers, page 29

« Un charivari » par Léo-Paul Desrosiers, page 66

Collection de photos de Sylvie, Régine et François Desrosiers, page  
80

Biobibliographie, page 87

Collection de photos Léo-Paul Desrosiers, page 91

Œuvres de Léo-Paul Desrosiers, page 93

Œuvres de Michelle Le Normand, page 96

Archives Le Normand-Desrosiers, page 98

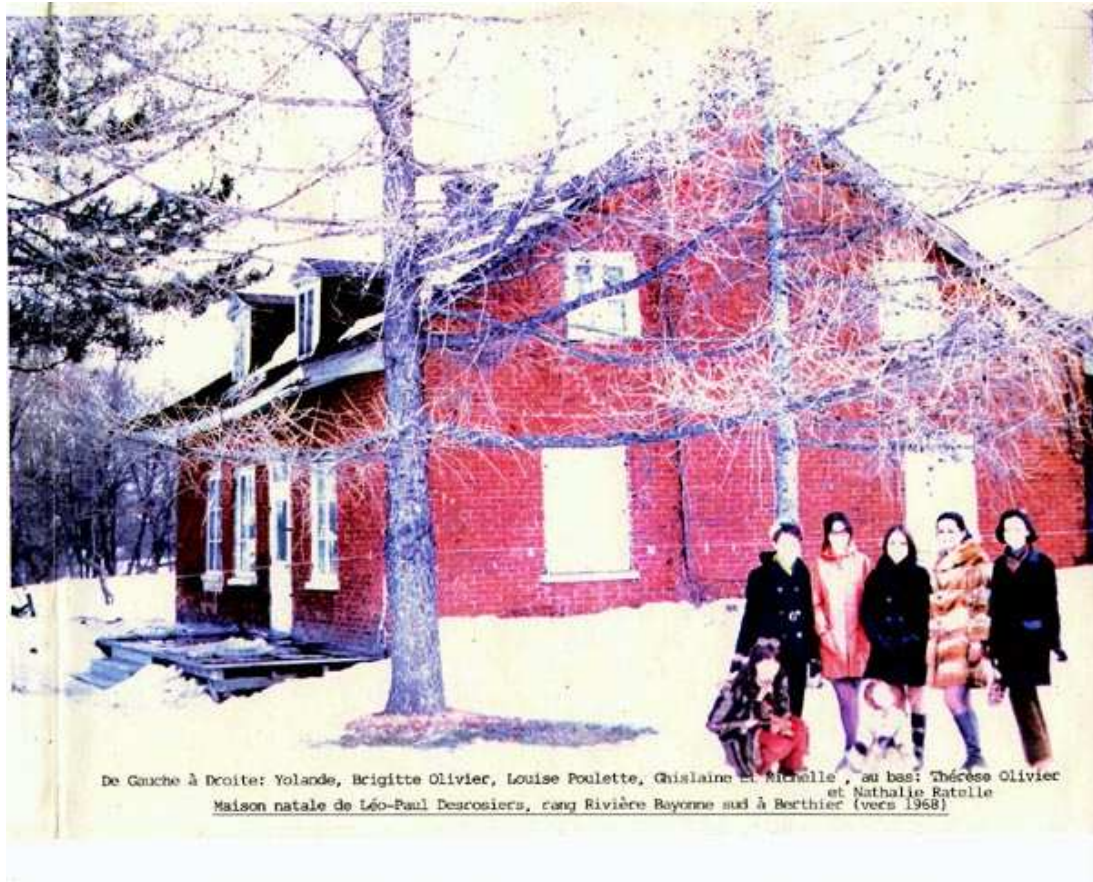


La lampe était basse, basse à mourir; avec sa chaleur, sa pâle lumière douce, avec ses ombres, sa paix inaccoutumée, la vieille maison, au toit lourd de neige, penchait, s'affaissait, presque ensevelie au milieu de la campagne plate, au bord de la rivière. « Marie », page 56. (Cécile Maheu)



**Dans l'église de l'Île Dupas**

Réal Chevrette est né à Berthierville le 17 décembre 1947. Il fait ses études primaires dans sa paroisse natale, son cours classique au Séminaire de Joliette (1960-1968, 117e cours), obtient une licence en Lettres de l'Université de Montréal et un certificat en pédagogie à l'Université du Québec à Trois-Rivières, puis entreprend une carrière comme professeur de français au Collège de l'Assomption. Depuis 1969, il habite à St-Ignace-de-Loyola, dans l'archipel des îles du lac Saint-Pierre, coin de pays pour lequel il a développé une véritable passion. En 1995, il a d'ailleurs contribué à l'écriture d'Une île à raconter..., livre qui raconte l'histoire de l'île qu'il habite. Il a été l'organisateur et l'animateur de la veillée du lancement du livre Contes, légendes et récits de Lanaudière le 30 octobre 2010 à l'église de l'Île-Dupas. - Il est l'auteur des contes « La guignolée à l'envers » et « Pépère Joseph; variations sur des souvenirs d'enfance » dans le livre Le Temps des fêtes dans Lanaudière (2011). Il est l'initiateur et l'organisateur principal de la *Fin de semaine Léo-Paul Desrosiers* (2012).



**Devant la maison ancestrale des Desrosiers  
à Berthier-en-Haut vers 1968...**

Les trois récits de Léo-Paul Desrosiers intitulés « Fécite », « Marie » et « Un charivari » nous présentent des faits et gestes vécus dans la famille Desrosiers et dans son patelin natal qu'on appelait alors Berthier-en-Haut. Ils nous font remonter aux sources de nos traditions et de notre patrimoine lanaudois et québécois.



Livre numérique :

Transféré en janvier 2013

Livre format papier :

Achévé d'imprimer

en la fête de sainte Georges, martyr  
et patron du père de l'éditeur, Réjean Olivier,  
le 23 avril 2012,

pour le compte de la Municipalité de Sainte-Geneviève-de-Berthier  
et de la Bibliothèque Léo-Paul-Desrosiers.

Le texte est composé en Garamond 14 points.